



Lettres québécoises Page D 3
Le Feuilleton Page D 5



Gisele Amatea Page D 9
Formes Page D 10

ESSAIS

Où sont les fruits de la Révolution tranquille?

Le cours en abrégé, des forces qui guidèrent le Québec entre 1960 et 1976

LA RÉVOLUTION DÉROUTÉE
1960-1976

Léon Dion
Boréal
Montréal, 1998, 336 pages

MICHEL VENNE
LE DEVOIR

Léon Dion fut l'un des intellectuels québécois qui ont le plus marqué leur siècle. Acteur lui-même de la Révolution tranquille, il pose sur elle, mais aussi sur ses suites, un regard coloré par la déception. Où sont les fruits de cette prétendue révolution? C'est en quelque sorte la question que soulève son ouvrage posthume, publié ces jours-ci chez Boréal grâce à la collaboration de son épouse, Denyse Dion, qui en a rédigé la préface.

Le 20 août 1997, «*Léon a posé sa plume, s'est levé pour se détendre autour de la piscine en attendant le dîner et s'est noyé*». L'ouvrage était presque terminé, mais l'auteur était à en retravailler les parties essentielles. La conclusion restait à écrire mais devait s'inspirer d'un écrit antérieur que l'éditeur, à la suggestion de Mme Dion, publie tel quel.

Dans ce texte sur notre identité incertaine, Dion rappelle que la Révolution tranquille a laissé une trace indélébile. Mais il se chagrine du fait que le vent a abruptement tourné pour les Canadiens français depuis une quinzaine d'années. Il parle d'une accumulation de déceptions sur les plans constitutionnel et politique, de privations résultant du marasme économique, du désenchantement au sujet de la qualité de l'éducation, d'une inquiétude au sujet du statut et de l'avenir de la langue française dans le contexte imprévisible de l'ALENA.

Il s'en prend à nos élites qui, plutôt que d'appeler les Québécois «*à s'identifier au meilleur, à l'essentiel d'eux-mêmes en préconisant des formules et des projets réalistes propres à les stimuler, accentuent, par leurs querelles étroitement corporatistes et politiciennes, les fragmentations que le pluralisme engendre*».

Une révolution dérouterée

D'emblée, dans le titre du livre, ce fédéraliste fatigué mais, au fond, infatigable pose un diagnostic, celui d'une révolution dérouterée. Dérouterée par qui, par quoi? «*De nombreuses causes dérouteront la Révolution tranquille*», écrit-il. De Lesage à Bourassa, en passant par Johnson, Bertrand et Lévesque, la politique sombre graduellement dans la médiocrité. L'appel à la grandeur de Lesage s'abîme dans sa propre défaillance à compter de 1965; puis il y a l'ambivalence de Johnson, la grisaille de Bertrand, le mirage de Lévesque et le dérapage de Bourassa.

A lire Dion, on comprend qu'à ses yeux, les chambardements enregistrés à partir de l'élection d'un gouvernement libéral le 22 juin 1960, mais dont le germe avait été semé bien des années auparavant, notamment par le gouvernement d'Adélard Godbout, auraient dû avoir pour seule finalité de faire sortir les Canadiens français de leur condition d'infériorité.

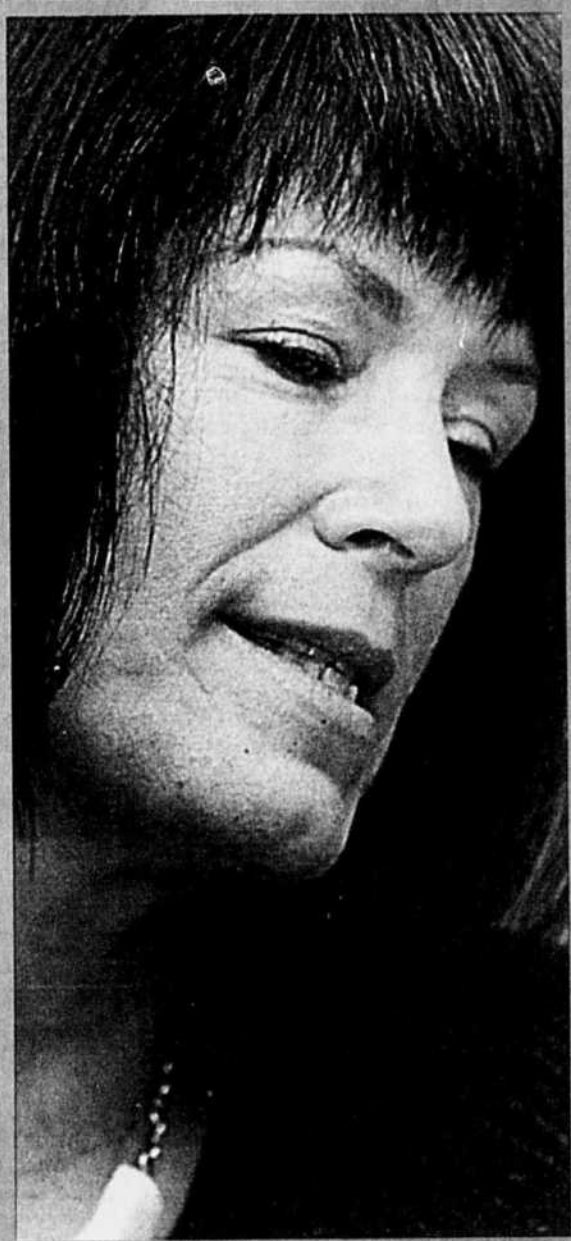
Mais différents mouvements contestataires, fortement inspirés par les influences extérieures, notamment la décolonisation en Afrique et la montée du marxisme-léninisme, ont en quelque sorte brouillé les cartes et offert aux Québécois des solutions qui n'étaient pas adaptées à leurs besoins et à leurs caractéristiques.

«*Bien des mouvements sociaux que l'ancien régime freinait s'expriment désormais dans les forums. Nombre d'entre eux accentuent ou même dérouteront la Révolution tranquille. Une minorité croissante et de plus en plus aguerrie promeut la cause de l'indépendance du Québec, celle de la laïcité ou celle du socialisme*».

VOIR PAGE D 2: RÉVOLUTION

LIVRES

PHOTO JACQUES NADEAU



Comment fait-on un deuil du haut de ses cinq ans? La poète Denise Desautels goûte à la prose en répondant à cette profonde question. Conjugué sur deux modes, celui de l'enfance, celui de la mort, *Ce fauve*, le *Bonheur* livre en douceur le déchirement des deuils reportés à plus tard, des morts étouffées sous l'emprise d'un «*Bonheur*» imposé, ce fauve...

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

Elle est poète. Éprise des arts visuels, elle a souvent conçu ses créations littéraires autour des œuvres d'un artiste choisi. On la regarde, et c'est non seulement à l'ordinateur qu'on l'imagine mais virevoltant sur une scène: personnage théâtral, dans le regard, prunelles cernées de noir, dans le noir jais de sa chevelure, cette droiture, et surtout cette voix, chaude, rauque, assurée... Denise Desautels.

«*Au printemps*», raconte-t-elle, *j'ai connu un grand moment de déception lorsque j'étais à Paris. En lisant le dernier livre de Jacques Poulin — Chat sauvage —, j'ai réalisé qu'il employait exactement la même expression que moi dans la*

bouche de son narrateur... Voilà que pour parler de la même chose que moi, du même concept, la même expression, l'âme voyageuse, lui était venue...»

Âme voyageuse. Deux mots utilisés par les deux auteurs pour définir la présence des absents. Chez Poulin, c'était un frère adoré, décédé, doucement transformé en une âme voyageuse; là-bas, mais tout près à la fois. Chez Desautels, plus que deux mots glissés dans une phrase, c'est un tourbillon d'âmes voyageuses qui entourent une petite fille au chemin semé de décès.

«*Le 6 mai 1950, mon père est mort*», affirme d'entrée de jeu la narratrice, que l'on imagine comme une adulte posant aujourd'hui un regard sur les premières marches de sa vie. «*Le deuil oblige à dire, mais ma mère, elle, n'a jamais rien dit*». Agée d'à peine cinq ans, la jeune fille perd d'abord un papa au profit des morts. Puis un cousin, encore petit bébé. Une noyade vient ensuite la perturber. Une grand-mère malade, un oncle foudroyé, un copain leucémique s'ajoutent à la fresque de la mort qui se déploie sous les yeux de l'enfant. «*Le 6 mai 1950, j'ai cinq ans et j'ignore que, par le décret d'une volonté antérieure à la mienne, je suis condamnée au Bonheur*».

Condamnée au Bonheur. «*Au Bonheur avec un grand B, parce que je voulais bien le distinguer du bonheur tel qu'on y pense habituellement*», explique l'auteure. C'est plutôt un bonheur paradoxal, ce Bonheur fauve, imposé, dont on enveloppe la fillette quand un proche meurt. Comme elle est très petite, et comme c'est rassurant d'être dorlotée, consolée, chouchoutée, elle entre de plain-pied dans un monde de caresses, de bercements et de consolations. Mais la narratrice nous fait peu à peu prendre conscience que l'enfant a été piégée d'une certaine façon, puisque ces deuils qu'on ne fait pas reviennent un jour ou l'autre. On porte une tristesse, une mélancolie qu'on n'arrive pas à cerner ni à nommer. Et plus on vieillit, plus on est aux prises avec la mort.

En une décennie, du début des années 50 jusqu'aux premiers temps de la Révolution tranquille, cette jeune demoiselle raconte son quotidien, teinté par les départs qui se multiplient — ils sont même très nombreux — autour d'elle sans qu'elle y puisse rien changer. «*Les liens du Bonheur enserrant la douleur que je n'arrive pas à éprouver pour vrai, pour de bon*», affirme la narratrice. Ils en récussent le visage, le transforment à certaines heures du jour en caprice, «*je veux... ne veux pas... n'ai pas envie*», dans mon corps d'enfant qui ne connaît rien de la mort. [...] À cause du Bonheur, plus rien n'a de légèreté autour de moi. Ni les gestes, ni les voix.

Et plus loin: «*Viendront d'autres douleurs communes, indispensables à l'invasion du Bonheur. En quelques années, après la mort de mon père, ce sera le carnage: deux grands-pères, une grand-mère, un oncle, un petit-cousin, une amie de ma mère, sa fille et les autres. Les morts s'entasseront, puis se métamorphoseront. Tant d'âmes voyageuses veillent sur nous, sur moi*».

VOIR PAGE D 2: DESAUTELS

*Le moindre écart,
le moindre soupçon de liberté
qui pourrait mettre
le Bonheur en danger
et on est rappelé à l'ordre...
ramené dans le Bonheur
pieds et poings liés...*

Nathalie Sarraute
Tu ne t'aimes pas

ogue
de
l'intime

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

RÉVOLUTION

Un antidote contre la pensée magique

SUITE DE LA PAGE D 1

Dion ne reproche pas à ces mouvements d'avoir existé. Il fait de plusieurs d'entre eux, le Crédit social, le RIN, la Société Saint-Jean-Baptiste, la revue *Parti pris* et le FLQ, une description et une analyse sans complaisance mais reconnaissante de leur contribution. Il accuse le FLQ d'avoir appuyé son action sur un projet de société vide, des «*torrents d'impuissance véhémente*». Il reproche au RIN et aux indépendantistes d'avoir fait «*aveuglement fausse route*» en proclamant «*ad nauseam que le Québec est une colonie du Canada*» tout en refusant de justifier l'indépendance autrement qu'en la présentant comme «*un idéal qui se défend de lui-même*».

Marginalisation des Canadiens français

Mais le jugement que porte M. Dion sur les mouvements contestataires est mitigé. Car il constate qu'ils ont contribué à mettre en exergue des problèmes réels et lancinants auxquels il fallait trouver une réponse et qui concernaient la dépendance économique des Canadiens français, leur marginalisation par rapport au reste du monde, leur isolement en Amérique. Il regrette d'ailleurs que le RIN se soit sabordé.

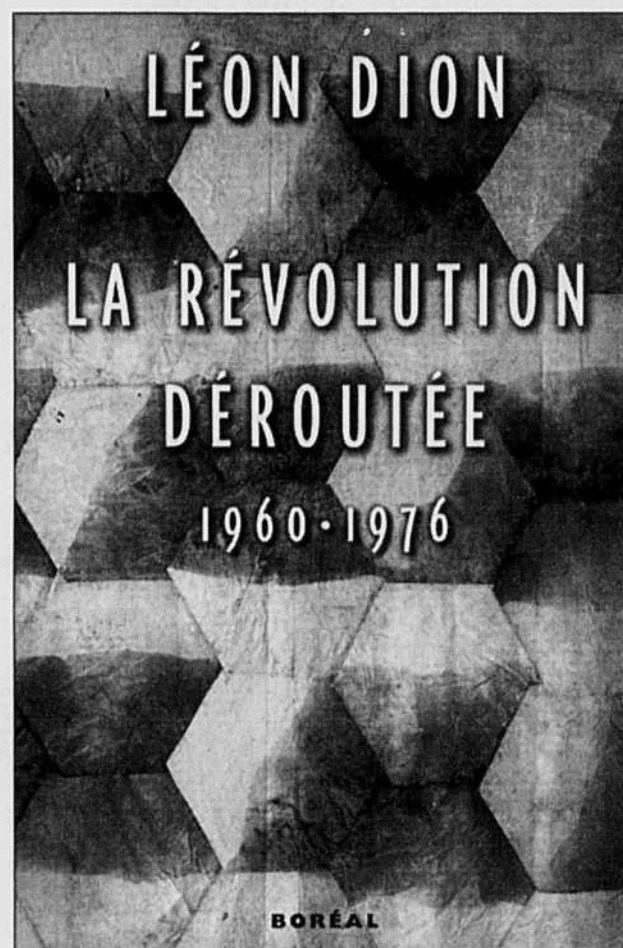
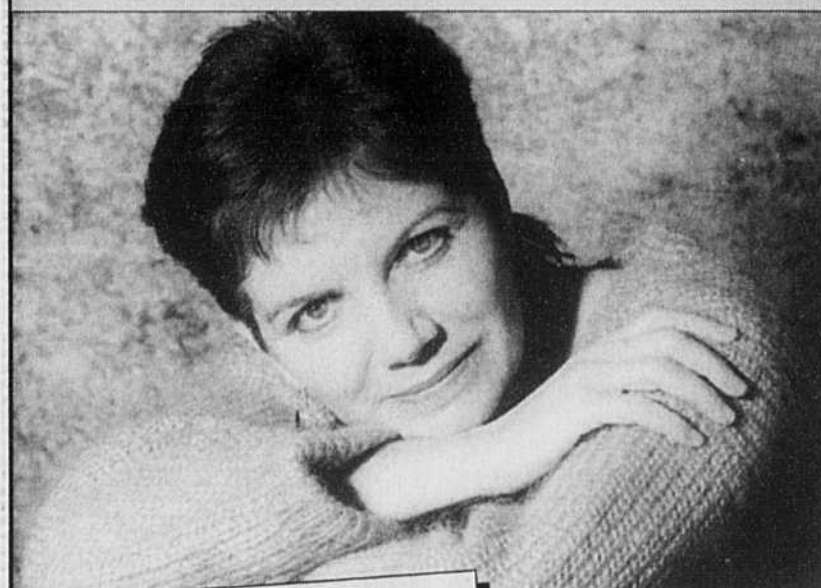
Il est moins tendre envers le FLQ dont les assauts terroristes, à son avis, «*servirent d'arguments aux élites traditionnelles pour miner la confiance de la population à l'endroit des efforts de réforme des dirigeants sociaux*».

et des gouvernements progressistes et freinèrent la propagation de leurs idées».

Si le gouvernement Lesage et les suivants ont tenté de canaliser et de récupérer les récalcitrants, ils échouèrent et furent rapidement conduits à faire des compromis avec les groupes dominants. «*Il en résulta une recrudescence des impulsions contestataires et ces gouvernements furent bientôt considérés comme une composante majeure du système à abattre*».

Un dernier reproche traverse son livre. Il est adressé aux artisans de la Révolution tranquille. C'est d'avoir jeté inconsidérément au panier toutes les pratiques et les valeurs traditionnelles au lieu de chercher à les armer aux emprunts étrangers. Il constate aussi que «*le fil explicatif*» de cette époque est l'irruption d'une «*rationalité instrumentale issue de la suprématie croissante de l'économie et de la technique, qui étend son emprise sur une large part de la société civile, écrit-il. Sous l'égide du patronat et du monde des affaires, cette rationalité instrumentale envahit la politique elle-même, récuse la rationalité sociale du syndicalisme et de nombreux mouvements sociaux, et refoule à l'arrière-plan les anciennes élites dont la rationalité culturelle avait jusque-là aiguillé l'histoire et balisé le passé*».

L'ouvrage de Dion, bien qu'incomplet, est un cours en abrégé des forces qui guidèrent le Québec entre 1960 et 1976. Mais c'est surtout un antidote contre la pensée magique, qu'elle soit de droite ou de gauche.

CAROLE MASSÉ
L'EnnemiCAROLE MASSÉ
L'ENNEMI
LES HERBES ROUGES / RÉCIT

102 p., 14,95 \$

LES HERBES ROUGES / RÉCIT

Récit onirique et baroque, *L'Ennemi* plonge les lecteurs dans un univers où s'entremêlent réalité et imaginaire.

HISTOIRE DU BLASPHEME EN OCCIDENT

Alain Cabantous
Albin Michel, Paris, 1998, 308 pages

ANTOINE ROBITAILLE

Le sujet peut paraître anodin: le blasphème. On croirait que le phénomène a disparu de nos sociétés à coups de sécularisation, de laïcisation. Est-ce vraiment le cas?

Alain Cabantous, auteur de plusieurs ouvrages sur les «gens de mer», démontre que le blasphème a une vieille histoire, rappelant que Jésus fut «*traité de blasphémateur et livré à la mort*». Il s'attarde à la période de la fin du XVI^e siècle au milieu du XIX^e siècle et étudie ainsi la période de la Réforme et de la Contre-Réforme, où on assiste à une sorte de réanimation du deuxième commandement: «*Tu ne prononceras pas en vain le nom de Dieu*». Le «*blasphémateur*», à cette époque, c'est toujours celui de l'autre confession. Seule la tolérance calmera le jeu.

L'historien s'attarde à ceux qui sont chargés de condamner et d'exécuter les sanctions pour violation du fameux commandement. Il met en relief des tensions entre les sphères séculaires et religieuses. Aussi, il montre que le blasphème a une importance différente selon l'endroit où il est proféré. On réprime davantage cet outrage à Dieu sur un bateau, puisque des vies innocentes sont ainsi mises en péril par une possible intervention divine.

Malheureusement, Cabantous n'a pas l'occasion de s'étendre très longuement sur la signification des «péchés de langue» contemporains. Mais quelques rapprochements nous font entrevoir sur quoi pourrait déboucher cette étude historique: une sociologie du blasphème qui reste à faire.

Cabantous écrit par exemple, dans une note, qu'on ne doit pas s'étonner «*que ce soit en Italie, en Espagne et au Québec, terres de forte chrétienté jusqu'à une période récente, que le blasphème soit resté longtemps très vivace. Il jouait son rôle d'expression de la résistance au poids social et culturel très lourd du catholicisme*».

Les «sacres» québécois



Antoine Robitaille

Voilà un début d'explication à une énigme québécoise: alors que «*Dieu est mort*», «*le sacré*» demeure ici très vivant. Plusieurs définissent même le Québec par ses jurons. Le poète Paul-Marie Lapointe, dans son recueil *Le Sacré*, publié ce mois-ci (Hexagone), en fait le matériau d'un jeu poétique. Rappelons aussi que notre collègue critique Louis Cornellier est l'auteur d'un plaidoyer pour une «*idéologie tabarnaco*».

Tout cela fait naître, à Acapulco, et un peu partout dans le monde, le mythe des Tabarnacos. Parlant de «*cette fierté que montrent les Québécois lorsqu'ils évoquent les froids les plus noirs*»: — *Câlce! La poudrière du siècle!*», le philosophe Michel Serres, novelliste l'espace d'un recueil (*Nouvelles du monde*, Flammarion, 1997), nous a dépeints tels que nous sommes: de fréquents utilisateurs des mots d'Eglise «*interdits*».

Et je me dois de citer ici une des meilleures (et drôles) analyses de notre propension à jurer, trouvée par hasard dans un guide touristique (Hachette, 1985). On y prévenait les Français de «*la présence*

constante du sacré ou du blasphème — sans aucune intention sacrilège — dans la conversation courante». Le rédacteur du guide, Louis-Martin Tard, fin observateur, notait que le sacré s'est même mué en un «*mot-outil, propre à scander les phrases. Les insonores virgules [...] et autres signes de ponctuation sont ainsi figurés dans le langage oral par des séries de "Sakraman!", "Calvère!", [...] Ces interjections [...] dérivent parfois en verbes à tout dire. Ainsi, "Kris!" a donné naissance à "krisser", avec des variantes comme "contrekrisser"*».

Cabantous fait remarquer que le «*poids de l'interdit*» favorisait jadis l'émergence «*de l'euphémie qui corrige et désarme le blasphème*». Le père Cotton, confesseur d'Henri IV, avait proposé «*jarnicoton*» pour remplacer «*jarnidieu*». Ainsi «*pardi*» prit naissance comme substitut de «*par Dieu!*». Le guide Hachette relève ce même phénomène au Québec où les «*gens distingués*» utilisent des «*variantes supplétives*» comme «*Câlce!*», «*Tabarnouche!*» et autres «*Kristal!*». («*Mais le vrai sacreur, affirme Tard, préfère les maudisaintcibouèredékallissdetabarnakd'osti!*» [sic] qui font le charme de bien des conversations de taverne.»)



Le Blasphème contre Dieu, par Albrecht Dürer

Les jurons

Trêve d'illustrations. Ce tic historique qui nous caractérise n'a plus les conséquences d'un réel blasphème. Ces mots entreraient maintenant, si l'on suit Cabantous, dans la catégorie des «*jurons*». Distinction importante. Nos «*tabarnacs*» actuels n'ont rien à faire des imprécations d'un cardinal Villeneuve, (cité par Cabantous à partir du *Guide raisonné des jurons*, de J.-P. Pichette, Montréal, 1980), qui faisait comprendre à ses ouailles, en 1943, que «*les catastrophes historiques*» étaient «*autant de punitions contre les blasphémateurs*».

Cette époque est close, mais est-ce à dire qu'il n'y a plus de blasphème, sociologiquement parlant? Certes non, suggère Cabantous, citant entre autres les cas de Rushdie et de Scorsese (*La Dernière Tentation du Christ*), participant d'une montée des intégrismes. Les interdits ne sont toutefois plus l'apanage du religieux. Il y a eu, rappelle Cabantous éloquentement, des «*transferts de sacralité*». Il note que *La Marseillaise* de Serge Gainsbourg a été considérée comme blasphématoire,

en 1979, selon une logique héritée de la Révolution française où la Patrie, le Peuple, la République sont devenus des «*références interdites au sacrilège de la langue*».

Aussi Cabantous conclut en disant que «*L'Homme lui-même, personne sacrée, n'est-il pas l'objet de blasphème lorsqu'il est atteint dans son intégrité, son image, sa dignité parce que désormais les "Droits de l'homme" sont aussi autorisés à fonder une sacralité?*»

Certes, mais la religion des droits de l'homme, comme toutes les religions, peut déraiper lorsque, par exemple, elle condamne comme blasphématoire un terme de «*nigger black*», même utilisé avec ironie.

Reste à savoir vers quoi les Québécois ont transféré la sacralité dont les «*sacres*» étaient jadis chargés. Une intuition — quitte à faire plaisir à William Johnson — vers la pureté du français et la condamnation des anglicismes, voire de l'affichage anglais? Après tout, la foi a longtemps été la gardienne de la langue...

arobitaille@sympatico.ca

DESAUTELS Variations sur le thème de la mémoire

SUITE DE LA PAGE D 1

Poésie narrative ou prose poétique?

Ils sont plusieurs ces jours-ci à sauter le pas de la poésie pour goûter l'aventure de la prose. La littérature qu'on retrouve alors, tout à fait particulière, porte en elle le sceau du poème; dentelle langagière et flot d'images confèrent au résultat littéraire un cachet plutôt unique.

Denise Desautels s'inscrit parfaite-

ment dans cette lignée de poètes tentés par le récit, l'écriture romanesque. «*On a souvent dit que ma poésie était narrative*», explique-t-elle. Disons maintenant que c'est sa prose qui a la teinte de la poésie. Archéologie de l'intime, tel qu'on a souvent fois dit à propos de son parcours et de sa démarche littéraire, Denise Desautels aime à concevoir la littérature comme un grand casse-tête où l'auteur s'insère, une pièce s'ajoutant aux autres. Contrairement à tous ceux et celles qui n'arrivent pas à écrire s'ils mêlent au processus de création la lecture d'autres livres, Denise Desautels collectionne les beaux hasards retrouvés au fil des pages — et non pas les siennes.

En font foi les citations qu'elle propose au début de chacun de ses chapitres: Anne Hébert, Nicole Brossard, Louise Dupré, Paul Chanel Malenfant, André Makine, Albert Camus, Nathalie Sarraute atterrissent dans sa propre œuvre pour ajouter à son propos et l'alimenter. «*Très souvent, c'est en continuant la réflexion d'un autre, en la faisant dévier, la ramenant vers soi, qu'on arrive à percer des mystères*».

Au moment où j'ai amorcé ce travail, je faisais avancer la mort d'un côté, l'enfance de l'autre, et tout à coup, je ne sais trop par quel hasard, par quelle belle coïncidence, j'ai retrouvé cette phrase de Sarraute [voir ci-haut]. Une rencontre de la lectrice et de l'écrivaine.

De la même façon qu'une phrase de Poulin l'a surprise, puis déçue puisqu'elle s'apparentait en tout point à une de ses plus belles découvertes, elle bute sur l'écriture des autres, s'émerveillant des trouvailles de ses pairs, y voyant une façon d'éclairer sa propre route.

Avec en tout début de récit un avertissement de l'auteure sur la nature autobiographique de l'écrit dédié à sa mère — bien sûr, des éléments de sa vie s'y glissent, mais des «*forces vives, délibérément fictives*» ont donné au «*plaisir du texte*» la première place plutôt qu'à l'autobiographie —, Denise Desautels laisse libre cours à la fiction et souhaite qu'on lise en découvrant, peut-être, qu'on se retrouve un peu, beaucoup, passionnément, à travers les préoccupations de la jeune héroïne.

Les strates de la mémoire

Variations sur le thème de la mémoire, pourrait-on dire. Ou sur le temps, tout simplement, puisque l'écrivaine s'est amusée à jouer dans les «*couches de mémoire*». Mémoire intime, car la narratrice jette un regard sur l'enfant qu'elle a été. Mémoire collective aussi, pour une enfant qui atteint le seuil de l'adolescence au mo-

ment où le Québec s'ouvre comme une fleur, au début des années 60.

«*Au Québec, c'est quand même un peu délicat de parler de la mémoire, de concevoir une histoire dans l'Histoire avec un grand H*», explique Denise Desautels. Il me semble qu'au Québec, on a été un peu chouchoutés par rapport au monde. Et comme j'ai l'impression que c'est à moi d'ouvrir l'Histoire et de voir en quoi elle a ses propres blessures, il faut que le pays dans lequel j'inscris un destin individuel soit un pays qui puisse ajouter, lui-même inscrit dans un monde de douleur. Mais n'est-il pas délicat, pour moi Québécoise, de parler de douleur universelle sans avoir l'air de récupérer la douleur du monde?»

Avec une vingtaine d'ouvrages poétiques derrière elle et une relation d'écriture très liée aux arts visuels, fallait-il s'étonner que le récit nous mène, invariablement, vers les couleurs et le cri d'un de ces grands de la palette et du pinceau, Vincent Van Gogh? Au Musée des beaux-arts de Montréal — où Denise Desautels est véritablement restée secouée, en 1960, devant les toiles du grand homme —, la révélation: «*Ici, la réalité des objets et des lieux se dissout sous le poids de l'angoisse. On est ailleurs. Là où l'espoir peut advenir. Au-dedans de sa propre peur et, du même coup, en dehors d'elle*».

CE FAUVE, LE BONHEUR

Denise Desautels
L'Hexagone, Montréal, 1998,
233 pages

LIBER

Laurent-Michel Vacher

LA PASSION DU RÉEL

La philosophie
devant les sciences

240 pages, 26 dollars

NICOLE MONGRAIN FORCIER

JE SERAI SUR L'AUTRE RIVE

"J'ai lu votre livre et j'ai été très touché. Votre roman me rappelle *Le Petit Prince*." Albert Jacquard

Un roman initiatique
L'inévitable apprentissage de l'Amour

Les Éditions
des Glanures
une maison qui s'ouvre
sur vous...

(819) 375-6180

(819) 537-7015

LIVRES

Lettres québécoises

Dans les griffes du bonheur

Dans *Le Saut de l'ange*, un recueil de poèmes paru en 1992, Denise Desautels écrivait: «À cinq ans, je suis orpheline: le cœur ne résiste pas, vêtement de mémoire recouvrant mes gestes. Il lui faudrait une langue sans réconfort qui, parlant d'essoufflement autant que de passion, se souviendrait à la fois de l'ordre ancien et des rages précieuses qui l'ont suivi.» De fait, l'enfance est présente tout au long de l'œuvre de Desautels, thème ou leitmotiv qu'on retrouve dans bon nombre des livres qu'elle a publiés depuis le milieu des années 70 et qui apparaît plus circoscrite dans ses textes récents. Cette enfance a été marquée par un événement très précisément daté: la mort du père, le 6 mai 1950, désignée comme une «blessure» première, comme l'indique le titre d'un poème en prose, paru en 1987, dans le recueil *Un livre de Kafka à la main*; cette mort, notée en 1995 dans *Cimetières*: la rage muette, fit d'elle «cette enfant essoufflée devant le mort orpheline qu'on avait inventé exprès pour elle, du moins l'avait-elle cru à l'époque».

Réticente à se mettre en scène, Denise Desautels a ainsi parlé d'elle-même dans son œuvre poétique, mais de manière incidente. La plupart de ses recueils, illustrés de peintures, de sculptures, de photographies d'artistes prestigieuses, sont même consacrés à ces illustrations, comme si la voix de l'auteure avait besoin, pour se faire entendre, d'être accompagnée d'autres œuvres, de s'adresser à celles-ci pour être moins seule.

Ces images d'artistes inspirent littéralement l'écriture de Desautels, ou elle tente de mettre au jour ce qu'elles suscitent en elle de sensations et d'émotions, dans une prose poétique parfois impressionniste ou résolument descriptive. Ces œuvres d'art contemplées, touchées, la mènent à elle-même, à son histoire personnelle, dans une sorte de dévoilement pudique qui est précisément la caractéristique de *Ce fauve, le Bonheur*.

Ce premier véritable récit dans l'œuvre de Desautels semble avoir une genèse à l'inverse de ses recueils de poèmes. Comme elle l'indique dans une note liminaire, elle a commencé le livre comme une autobiographie dont elle aurait été l'héroïne, mais il lui a fallu «avoir recours à des

forces vives, délibérément fictives, grâce auxquelles une autre vérité, plus légère celle-là, aurait une chance de s'imposer». La part d'autobiographie est bien là, sans doute importante, dans ce récit, mais on n'y trouvera pas de confession brute: *Ce fauve, le Bonheur* raconte l'enfance d'une fillette, mais mise en écriture. C'est un livre plutôt qu'une simple tranche de vie.

La religion du bonheur

D'entrée de jeu, le moment fatidique de la mort du père est relaté. C'est par sa disparition prématurée qu'il va continuer d'exister parmi ses proches. On ne saura presque rien de lui. Véritable présence de l'absence, son décès, et celui de nombreux autres proches, fut l'élément déclencheur d'une religion familiale du bonheur, à la fois confortable et étouffante, dont la narratrice mettra beaucoup de temps à s'affranchir. La mère, dès lors, va occuper tout le champ de l'affection



Robert Chartrand

parentale et enfermer la jeune narratrice dans une bulle douillette. L'enfant se voit condamnée au bonheur «par le décret d'une volonté antérieure à la mienne», reprenant à son compte les propos de François, le personnage du *Torrent* d'Anne Hébert. Ni miroir, ni ennemie, la mère, avec le concours des autres membres de la famille, entoure sa fille de toute son affection protectrice: le mot *tristesse* lui-même est banni du vocabulaire familial.

Il y a pourtant tout un cortège de morts, souvent précoces, tout au long de l'enfance de la fillette, disparitions douloureuses, mais rendues presque familières tant elles sont fréquentes, d'où cette recherche acharnée du bien-être de la part de tout son entourage. Chacun semble s'être donné pour mission d'éviter les conflits et les émotions trop fortes et d'imposer coûte que coûte «la présence janséniste de l'espoir». Dans cette famille frioleuse, on préfère le silence aux affrontements, on s'agrippe aux moments de joie qui paraissent fragiles et éphémères en se répétant: «Je ne veux pas que ça finisse».

L'intimité est si grande entre la mère et sa fille qu'aux yeux de celle-ci, elles forment un véritable couple. L'écouleur exemplaire, la petite fille modèle avoue à sa mère ses pensées les plus secrètes pour mieux fuir sa propre individualité et demeurer dans

ce «nous» fusionnel qui l'étouffe autant qu'il la rassure.

Le récit de Denise Desautels est en quelque sorte l'histoire d'une sensibilité, celle d'une fillette, de 5 à 15 ans, dans les années 50. Cette jeunesse ponctuée de morts, habitée par «ces âmes voyageuses», c'est aussi celle d'une vie quotidienne où sont racontés le premier émoi amoureux, les amitiés et les jalousies, des souvenirs de la petite école et du logis que partagent la mère et sa sœur, une randonnée en auto, des vacances à la campagne. Ces situations toutes simples deviennent autant de «climats» variables, la jeune narratrice éprouvant à les vivre des montées d'émotions, des sensations agréables ou de l'abattement.

Le révélation de Van Gogh

Ce fauve, le Bonheur est également un roman de formation, où la fillette découvre le sens de certains mots: leucémie, Holocauste et les réalités tragiques qu'ils recouvrent, où elle avoue même, avec une belle candeur, son ignorance. Cette enfance prend fin à un moment aussi précis que son début: certain jour de 1960, lorsque la narratrice voit avec une amie une exposition des toiles de Van Gogh, elle a la révélation de l'art et de la liberté grâce à cette peinture qui lui fait penser à un cri. Elle se sent une fraternité avec le célèbre peintre: la chambre désordonnée représentée dans une de ses toiles est, aux yeux de la jeune fille, un pied de nez au conformisme douillet de la famille: «Si maman voyait ça», dit-elle avec délectation. Ce jour-là, écrit-elle, «je suis passée, presque sans heurt, du côté de mon désir». L'œuvre de Van Gogh lui fut un «pont», ou «une simple passerelle pour accéder à la vie».

Cependant, c'est la littérature, bien plus que la peinture, qui accompagne en quelque sorte ce récit de Denise Desautels. Chaque chapitre est précédé de citations d'écrivains québécois — Louise Côté, Hélène Monette, Paul-Chanel Malenfant — mais aussi d'Albert Camus ou d'Alain Finkelkraut, qui annoncent le ton ou le propos du chapitre. La concordance est d'ailleurs si parfaite entre ces épiques et le texte de Desautels qu'on est en droit de se demander si chaque partie du récit n'a pas été écrite en fonction d'elles. Il en est de même pour les phrases d'écrivains insérées dans le corps du récit; elles sont signalées par des italiques — et leurs auteurs: Nelligan, Gabrielle Roy, Anne Hébert nommés en fin de volume — mais font parfaitement corps avec les propos de la narratrice. Ce sont là, manifestement, des emprunts fraternels qui laissent entendre que la littérature alimente la mémoire.

L'enfance, dans le livre de Denise Desautels, apparaît douillette malgré les deuils. Elle serait sans histoires si le bonheur n'y avait pas été imposé à chaque moment, comme une corvée ou une menace. Ni moyenne, ni exemplaire, c'est une enfance particulière, revisitée sur le ton de la confidence chuchotée. Les lieux, les événements, les protagonistes paraissent tout proches, donnés à voir et à comprendre.

La narration, très dépouillée, est traversée d'images séduisantes, où on retrouve l'écriture à la fois maîtrisée et sensuelle caractéristique de toute l'œuvre de Denise Desautels. Ainsi, le souvenir de la grand-mère qui «nous pressait contre son ventre rond, nous enrubannait de plaisir, en parlant de nos âmes aériennes, libérées un jour de leur poids de corps et de poussière». Ou le rappel troublant de ce geste d'une institutrice, «petite caresse parfumée, infinie, le long de ma joue, jusqu'à la naissance de mon cou, le temps d'un frisson, impudique victoire du désir».

Récit intime et pudique tout à la fois, *Ce fauve, le Bonheur* laisse entendre les inflexions très personnelles de la voix de Denise Desautels, qui est une écrivaine et une artiste.

MARCEL JEAN

Je n'ai jamais bien compris pourquoi les femmes étaient de si habiles meurtrières. D'Agatha Christie à Patricia Cornwell en passant par Mmes Highsmith, Rendell, Wentworth, Higgins Clark et autres, les plus grands noms du «Qui a tué?» sont en effet des femmes, ce qui a amené certains commentateurs à rebaptiser le genre, de façon péjorative, «romans de vieilles Anglaises». On aurait tort, cependant, de boudier son plaisir en regardant de trop haut cette littérature qui peut se révéler d'un précieux secours lorsqu'on a deux heures de train à faire ou qu'on veut tout simplement s'évader sans entendre les pétarades incessantes du cinéma américain de consommation courante. Cette littérature, c'est le plaisir de lire à l'état brut. Celui qu'on a souvent ressenti dans notre prime jeunesse et auquel il fait bon de revenir de temps à autre.

RUTH RENDELL

TOME IV

LES ANNÉES 1976-1984

Ruth Rendell
Traductions diverses
Éditions du Masque
Paris, 1997, 1111 pages

Ce gros volume contient quatre romans et deux recueils de nouvelles signés par l'une des plus célèbres et mystérieuses dames de la littérature anglaise. Attirée par les sciences occultes, les possessions et les malédictions, Mme Rendell se laisse parfois tenter par le néogothique (*L'Enveloppe mauve*, *Le Lac des ténèbres*, *Son âme au diable*) tout en demeurant le plus souvent préoccupée de réalisme, cette dernière caractéristique la rattachant à la tradition du roman à énigme britannique. Cela nous donne des ouvrages pétris de références littéraires (*Le Lac des ténèbres* emprunte son titre à Shakespeare; *Le Maître de la lande* convoque autant Agatha Christie que les sœurs Brontë) mais d'une efficacité narrative toujours remarquable.

LE SEPTIÈME CERCLE

Andrea H. Japp
Kiosque, Flammarion
Paris, 1998, 126 pages

Mme Japp est toxicologue, experte auprès de la NASA et de plusieurs entreprises. Elle signe ici son cinquième roman, court récit habilement construit autour d'un personnage de femme de carrière qui, pour surmonter le trouble suscité par la mort accidentelle de son mari et de son fils, décide de mener sa propre enquête sur l'assassinat d'un journaliste. *Le Septième cercle* mise sur une écriture d'une vigueur extrême — des phrases très courtes, des segments dialogués qui vont à l'essentiel — pour entraîner le lecteur dans une histoire prenante qui se déroule à grande vitesse. En fait, ce roman est presque une longue nouvelle, qu'on lira d'un trait. Du travail bien fait!



LIVRE DE POCHE

Ces femmes qui tuent
Cinq polars pour le plaisir de lire à l'état brut

L'ÉRABLIÈRE

Danielle Charest
Éditions du Masque
Paris, 1998, 187 pages

Vous vous souvenez peut-être de *Les vrais durs ne dansent pas*, de Norman Mailer, dans lequel un homme se réveillait après une cuite d'enfer, avec un tatouage sur l'épaule et des tas d'emmerdements. *L'Érabièrre*, premier roman de la Sherbrookaise Danielle Charest, m'a rappelé cette curieuse situation. Pourquoi? Parce qu'une jeune femme y émerge d'un sommeil forcé sans trop savoir qui elle est, sans savoir quel rôle elle joue dans l'histoire dont elle devra trouver le fil. La comparaison s'arrête là, cependant, Mme Charest ne travaillant pas sur le même territoire que Mailer. Les amateurs de romans policiers trouveront dans cette *Érabièrre* tous les ingrédients qui font le succès du genre, avec en prime quelques québécoismes qui donnent au livre sa couleur locale, c'est-à-dire qui ajoutent de l'exotisme pour le public français.

UN APPARTEMENT
À NEW YORK

Jane Smiley
Traduction de l'anglais
par Anne Damour
Rivages poche/
Bibliothèque étrangère
Paris, 1998, 301 pages

Jane Smiley est d'abord connue grâce à un gros roman publié en 1992 et qui lui a valu le prix Pulitzer, *L'Exploitation*, sorte de *Roi Lear* à l'américaine et dont l'action se situait au cœur des terres agricoles de

Iowa. *Un appartement à New York* est d'une facture bien différente puisqu'il s'agit d'une sorte de faux roman policier qui privilégie le portrait de groupe à la résolution de l'enquête. Le tout commence donc par un interrogatoire autour du meurtre de deux hommes, mais Mme Smiley ne tarde pas à se concentrer sur la description d'un groupe d'amis originaires du Midwest et qui, au cœur des années 80, s'installent à New York. *Un appartement à New York* est le récit d'une désillusion, un livre sur la solitude urbaine davantage qu'un suspense, quoique celui-ci soit tout de même présent et fort bien mené.

LA TRACE DANS L'OMBRE

Patricia Wentworth
Traduction de l'anglais
par Corine Derblum
10/18 Paris, 1998, 349 pages

Certains voient le germe de Patricia Highsmith et de Ruth Rendell dans l'œuvre de Patricia Wentworth, cette prolifique auteure dont une trentaine de titres sont disponibles en français. Œuvre caractéristique de la production de cette dame, *La Trace dans l'ombre*, d'abord publié en 1959, est un parfait exemple de ces romans à l'anglaise reposant sur l'énigme, le portrait de société et l'humour sophistiqué. Ici, le détective s'appelle Frank Abbott et se trouve invité à un bal chez un original qui a pour passe-temps de collectionner les empreintes digitales. Aux amateurs de découvrir le reste, en compagnie d'une femme de métier qui vous fabrique un roman comme un chef d'expérience vous prépare sa spécialité.

Mauricio SEGURA
Côte-des-Nègres

ROMAN

304 PAGES • 24,95 \$

Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est ma gang.

Mauricio Segura est né à Temuco, au Chili. Il termine un doctorat en littérature française à l'Université McGill. *Côte-des-Nègres* est son premier roman.

Un portrait du monde des immigrants comme on en trouve peu dans la littérature québécoise.

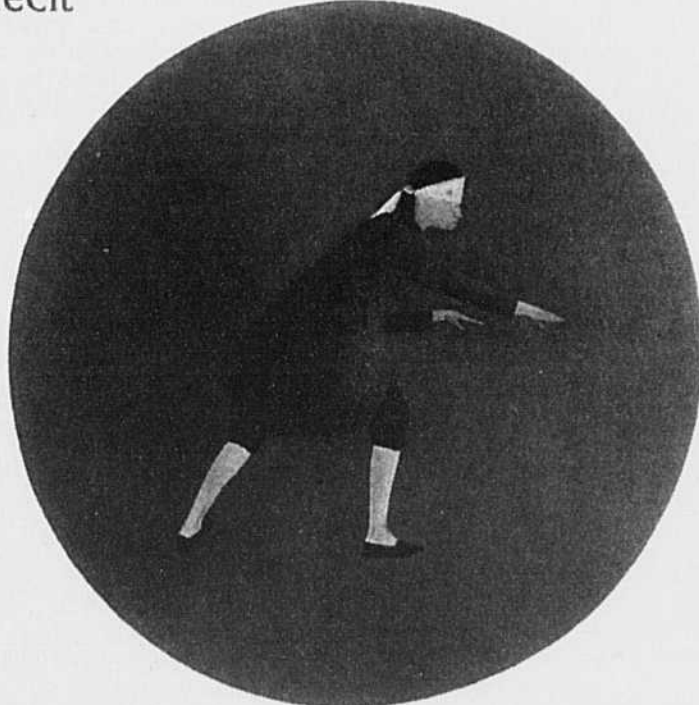
Une adolescence livrée à elle-même, coincée entre les rêves des parents et la réalité d'un monde hostile.

Boréal
Qui m'aime me lise.

Denise Desautels

Ce fauve, le Bonheur

Récit



● l'HEXAGONE

EXPOSITION
EXPOSITION
EXPOSITIONDu 25 septembre
au 31 octobre 1998*toute la
collection

folio

à la librairie
Champigny4380 St-Denis,
Montréal
tél : 844-2587

*Achetez trois FOLIO et obtenez une boîte de chocolats.

François Barcelo
°premier auteur québécois de la « Série Noire »

CADAVRES
9,95\$

« Plus les cadavres s'accumulent, plus on rit... On en redemande »
Bruno Corty, Le Figaro

LIVRES

LA CHRONIQUE

La petite baie

Au crépuscule, elle était l'endroit de toutes les naissances, la place de formidables alchimies

Le soleil s'y couchait, coulant dans les jones, et alors le village disparaissait dans une brume cramoisie, comme ces cités englouties de mes livres de contes. Alors commençait la lente et industrielle élaboration du pays rêvé. Il existe des lieux qui vous réclament, comme d'autres vous chassent; la petite baie au crépuscule était l'endroit de toutes les naissances, la place de formidables alchimies. J'y ai fait venir au monde des fils d'Ouna, dans mon premier roman, lui-même un commencement, une naissance peu ordinaire. C'est là que l'amour m'a farouchement réveillé, au bout de ces cent interminables années au bois dormant qu'avait duré ma longue vie léthargique d'amoureux sans amour.



Robert Lalonde
♦ ♦ ♦

La petite plage devint, il va sans dire, ce mitan du lit, où coule la rivière profonde, où viennent boire ensemble tous les chevaux du roi. J'y prolongeais, à la belle étoile, des desirs incontentables et quelques minutes inoubliables, refaisant, vaillamment que vaillait, le miracle de ma résurrection sur le sable, entre les bras de cet autre, au corps tellement plus glorieux que le mien. C'est là, aussi, sur la grève mauve de huit heures du soir, un mois d'août, que j'aperçus l'aurore boréale, scintillante et mouillée, et crus enfin distinguer l'incompréhensible signe du Dieu qui, ailleurs et autrement, ne s'adressait jamais à moi.

Je traçai mon premier poème, cosmogonique et inexplicable, sur cette grève-là, avec une ramure de saule, qui tremblait entre mes mains com-

me la branche du sourcier. En fait, pas un poème, même pas un vers: une exclamation creusée dans le sable frais, le sillon d'un cri, mon cri de naissance, adressé au pluvier, à la vague, qui aussitôt l'effacerait.

Je suis au monde.
L'épithète de ma vie dormante, l'appellation charnue de mon vrai commencement sur la terre. Mystérieusement, l'inscription ne fut jamais effacée: je la déchiffre chaque fois que j'accoste sur la grève de la baie, dans cette chaloupe de mes songes, bâtie par mon père, qui construisait du solide, du durable.

Le camion de mon oncle

Un soir, alors que la première étoile venait de s'allumer dans l'eau, je fus tiré de mon rêve plus vrai que la vie par le ronronnement du camion de mon oncle, sur la route de sable qui serpentait derrière les saules. Je connaissais par cœur les secousses

dérhythmées du vieux moteur au bout de son rouleau et reconnus facilement le faisceau blême de l'unique phare du camion, qui balaya le miroir du lac avant de m'attraper. Je me relevai, me tint droit, raide et aux aguets, comme j'avais déjà vu faire le chevreuil, brusquement surpris par le phare éblouissant du même camion.

— C'est juste moi, aie pas peur!
Je n'avais pas peur. Je ne lâchais pas des yeux le gros œil de cyclope, toujours allumé, et la silhouette caracolante de mon oncle Edmond, qui paraissait patauger dans le sable, comme dans la boue d'un marais. Il se laissa lourdement tomber à mon côté, mon coupe-vent sur les genoux, qu'il ne me glissa pas sur les épaules: mon vieux coupe-vent en toile couleur «caca d'oie», comme disait ma cousine Francine, posé comme une guenille à pêche, sur les genoux de mon oncle. J'essayais de démêler les leurs vives et les ombres violentes qui lui sculp-



ARCHIVES LE DEVOIR

taient une face de personnage d'histoire sainte, un visage que je n'avais jamais vu encore, un masque au sourire cruel, ancien et très sévère.

— C'est ton père qui m'envoie...
Maman était tombée en décrochant notre linge de sur la corde. Rover s'était fait écraser en traversant la rue. Ou bien grand-père avait de nouveau dispa-

ru, et comme de raison mon oncle venait me chercher: c'est lui qui mettait au branle les battues destinées à retrouver grand-père, qui allait se perdre dans la pinède, les soirs où il calait jusqu'au fond la pinte de whisky que grand-mère s'évertuait à planquer dans des cachettes si mystérieuses qu'elle-même ne mettait pas la main dessus quand une grosse émotion dans la cuisine réclamait le remontant en question. J'élu cubraisi minutieusement notre malchance, tâchant d'apercevoir comment s'y était pris le malheur, cette fois, pour entrer chez nous, quand mon oncle articula tranquillement:

— Y vont te prendre, au petit séminaire...

Je vas te mener, lundi prochain...

Le deuil de l'automne

C'était donc ça, cette espèce de deuil embrouillé, cet automne dans l'automne qu'avaient été depuis peu mes jongleries sur la plage, devant des couchers de soleil si poignants qu'ils me tiraient des larmes: j'étais, pour ainsi dire, déjà parti, déjà loin, déjà enfermé là-bas, entre les grands murs noirs sur lesquels grimpait le lierre ensanglanté. Et c'est mon oncle Edmond, le meneur de battues, qui serait le convoyeur. C'est dans son camion déginglité que monterait le petit malfaiteur qui, jusqu'à présent, avait béatement ignoré le crime dont il s'était mystérieusement rendu coupable.

Papa n'avait pas eu le cœur de m'annoncer lui-même ma disgrâce, et mon oncle n'en menait plus large, une fois prononcée la terrible sentence. Le masque cru dans la lumière était à présent la face de Jésus sur le suaire, celui de la petite chapelle où je servais la messe, tous les matins, depuis le commencement des grandes vacances. Il ne devait pas être difficile de prendre la mesure de mon engouffrement car mon oncle marmonna aussitôt:

— Tu reviendras! La petite baie va toujours être là! Prends sur toi, ça va bien aller, ça va bien aller...

Il s'est remis debout, ombre géante sortie du halo: mon oncle Edmond, l'étranger, le traître très doux, le messager honteux, le triste porteur de mauvaises nouvelles. C'est lui qui m'apprendrait la noyade de mon cousin Jean-Marie, la thrombose de grand-père et, beaucoup plus tard, la vraie nature du mal qui allait emporter mon père.

Je restais là, assis sur le sable, épouvantablement tranquillisé par la maudite nouvelle. Une voix en moi ne cessait de répéter: «Faudra m'emmener de force, m'arracher d'ici avec une chaîne attachée au camion!... Vous voyez donc pas la grosse racine qui me rive au sable de la baie?... Essayez donc de tirer là-dessus, pour voir!... Vous allez vous éreinter, vous rendre infirmes à vie!... » C'est alors que mon oncle a posé, doucement, beaucoup trop doucement, le coupe-vent sur mes épaules, et ses mains sont restées si longtemps que j'ai pleuré et que, bien sûr, je suis monté avec lui, dans le camion.

Dans la lueur du phare, je n'ai pas aperçu le chevreuil, ce soir-là, ni la perdrix, ni même le sable blanc du chemin, mais mon néant à venir: la grande salle d'étude, avec ses sept cent petits pupitres, alignés les uns derrière les autres, les couloirs sinistres, où avait refusé de pénétrer le soleil lui-même, l'après-midi où j'étais allé visiter ma prison. Je n'avais été, ce jour-là, qu'un rôdeur innocent, un petit promeneur traversant les oubliettes d'un château de roman. Ce haut-lieu-là n'était pas fait pour moi, ou plutôt, moi, je n'étais pas fait pour lui. J'étais fait pour exister au creux de la petite baie, d'où je ne m'en irais jamais. Cette plage du bout du monde me réclamait, alors que le college, lui, me chassait, avant même de m'ouvrir ses portes.

Mon oncle éteignit le moteur du camion, son phare, ainsi que les arbres devant notre maison, qu'il n'avait plus besoin d'éclairer, puisque je les connaissais par cœur. Papa était debout, appuyé contre un poteau de notre galerie, et il fumait, en toute innocence. Sa boucane, éclairée par l'ampoule au-dessus de sa tête, lui donnait l'air d'un épouvantail auquel un enfant — peut-être moi — venait de mettre le feu.

Je suis passé devant lui sans lever la tête. Un peu plus tard, le même soir, je l'ai entendu dire à mon oncle, qui remontait dans le camion:

— Y s'imaginent peut-être qu'on s'ennuiera pas, nous autres!

Cette voix-là, de papa, était si nouvelle, si déchirante! C'était la voix de la baie à l'agonie. Je l'entendrais souvent. Je l'entends encore. Je l'entends là, tout de suite, comme si j'y étais...

TROIS-RIVIÈRES

du 2 au 11 octobre 98



SUGGESTIONS PARMI LES 335 ACTIVITÉS

Le vendredi 2 octobre - 17h00 OUVERTURE OFFICIELLE DU FESTIVAL

Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel de ville. Remise du Grand Prix du Festival International de la Poésie, des Prix Piché de Poésie, du Prix Félix-Antoine-Savard de Poésie et du Grand Prix de Poésie de Radio-Canada. Lancements des Écrits des Forges, des revues Estuaire, Arcade, Exit, Lèvres urbaines et des livres des poètes invités. Présentation officielle des poètes. Vernissages des expositions de Fernand Leduc et Christian Burgaud. TOUS LES POÈTES SONT PRÉSENTS.

Le samedi 3 octobre

10h50 Brunch-poésie: Les rêves et les dire: Regroupement des femmes pour la souveraineté et la Société St-Jean-Baptiste de la Mauricie, Musée des arts et traditions populaires du Québec, 200 rue Lavolette. Réservations: (819) 375-4881. Coût: 15,00 \$. Poètes: Nadine Fidi (La Réunion) et Nadia Chafik (Maroc). 15h00 à 17h00 Les Matins de la Poésie: 5e anniversaire. Société d'étude et de conférences, section Mauricie. Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel de ville. 20h00 Danse-poésie. Entre l'arbre et l'écorce: Troupe Corpus Rhéus. Salle Anaïs Allard-Rousseau. Maison de la culture, 1425 place de l'Hôtel-de-ville. Réservations: (819) 380-9797, entre 11h00 et 18h00. Prix: 10,00\$ et 8,00\$ (étudiants) + taxes.

Le dimanche 4 octobre

11h00 Brunch-poésie. Le Salon du livre de Trois-Rivières reçoit Paul Chane Malenfant, lauréat du Grand Prix de Poésie du FIP. Hall d'entrée du Musée des arts et traditions populaires du Québec, 200, Lavolette, (819) 372-0406. Coût: 18,00 \$ TTC. 15h00-17h00 Poèmes en direct. Création d'une banderole géante de poèmes et exposition de tous les poèmes des concours -- Québec, Normandie, Bretagne -- faits dans les écoles et les groupes de l'Âge d'or, sur des cordes à linge. Place de l'Hôtel de ville. ACTIVITÉ FAMILIALE. TOUS LES POÈTES PRÉSENTS.

Le lundi 5 octobre

19h50 Récital de poésie. Gagnant(e)s du concours du Conseil de l'Âge d'Or de la Mauricie et remise des prix. Centre culturel, 1425, place de l'Hôtel de ville, (819) 374-5774. 20h00 Récital de la jeune poésie. Brasserie Le Gambirinus, 3160 Boul. des Forges, (819) 691-3371. 20h50 Récital de poésie. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes: revue Entrelacs.

Mardi 6 octobre

10h00 Fernand Leduc rencontre. Galerie d'Art du Parc, 864, des Ursulines, (819) 374-2355. 16h00 Apéro-poésie. Les 15 ans de l'Atelier Sillex. Hall d'entrée, Hôtel de ville, place de l'Hôtel de ville, (819) 379-0121. 17h00 Apéro-poésie. Musée des religions de Nicolet, 900, rue Louis-Frédéric, (819) 293-6148. 20h50 Récital-jeune poésie. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925.

Le mercredi 7 octobre

17h00 Apéro-poésie. Centre social du pavillon des Humanités, Cégep de T.R., 3175, boul. Lavolette, (819) 376-1721. Coût: 3,00\$. Mise en scène: Pierre Legris. 17h00 Apéro-poésie. Collège de Shawinigan, 2265, boul. du Collège, (819) 539-6401. 20h00 Apéro-poésie. Resto-Bar Le Somnambule, 599, 4e rue, Shawinigan, (819) 537-5718. 20h00 Café-rencontre: poète Louis Caron. Vieux Presbytère de Batiscan, 340 Principale, Batiscan, (418) 362-3137. Coût d'entrée: 4,00 \$. 20h00 Récital-poésie du Comité de Solidarité Tiers-Monde: poèmes de liberté. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925.

Le jeudi 8 octobre

17h00 Chanson-poésie. Le Villebrequin, 301, 6e rue, Grand-Mère, (819) 533-3174. Chansonnier: Michel Maurice Fortin, poètes: Rolande Ross (Québec), Catherine Hunter (Manitoba), Marc Arseneau (Acadie). 17h00 Apéro-poésie. Centre social du pavillon des Humanités, Cégep de Trois-Rivières, 3175, boul. Lavolette, (819) 376-1721. Coût: 3,00 \$. 20h00 L'Ensemble Tireloup interprète Félix Leclerc. Salle Anaïs Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425 Place de l'Hôtel-de-ville. 10,00 \$ TTC. Réservations (819) 380-9797 entre 11h00 et 18h00. 20h50 Chanson-poésie: Ferhat, poète algérien chante pour la liberté dans son pays. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. Prix 5,00\$. Ce montant sera versé à la famille d'un poète algérien assassiné. 20h50 Récital-poésie. Café La Pierre Angulaire, 39, Chemin des Loisirs, St-Élie-de-Caxton, (819) 268-3393. 21h50 Erotisme et poésie. Le Maquisart, 323, rue des Forges, (819) 379-0235. Coût: 10,00 \$ ttc.

Le vendredi 9 octobre

19h00 Récital en langue espagnole. Salle Rodolphe-Mathieu, Pav. Michel-Sarrazin, U.Q.T.R., (819) 370-1502. 19h00 Poèmes en langue anglaise. Église anglicane St-James, 811, des Ursulines, (819) 374-6010. 20h00 Chansons-poésie: Grand parleur, petit faiseur: Kevin Parent. Salle J.-A. Thompson, 367 rue des Forges. Prix: 28,00 \$ + taxes et services. Réservations entre 11h00 et 18h00: (819) 380-9797. 20h50 Spectacle de poésie en langue portugaise. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. 21h50 Hommage à Félix Leclerc. Le Maquisart, 323, rue des Forges: Fabiola Toupin, Manu Trudel, Viviane Arnaux, François Michaud, Guy Marcotte et d'autres. Coût d'entrée: 10,00 \$. Réservations: (819) 379-0235.

Le samedi 10 octobre - 20h00 GRANDE SOIRÉE DE LA POÉSIE.

Maison de la culture de Trois-Rivières, 1425, place de l'Hôtel de ville. Prix: 6,00 \$ TTC. Réservations entre 11h00 et 18h00: (819) 380-9797. Animation: Michel Garneau. Diffuseur officiel: Radio-Canada ME. 30 poètes sur scène.

Le dimanche 12 octobre

11h00 Brunch-poésie. Le Salon du livre de Trois-Rivières reçoit Thérèse Renaud et Fernand Leduc, signataires du Refus Global (1948). Hall du Musée des arts et traditions populaires, 200, Lavolette, (819) 372-0406. Coût: 18,00 \$ TTC. 15h00 Poèmes en cerf-volant. Groupe l'Oeil tactile. Création de cerf-volants, poèmes et dessins. Activité familiale. Terrasse du Parc Portuaire. 20h00 Jazz-poésie. Récital des médias. Avec Joséé Boudreault de Cogeco Télévision et ses invités. Resto-Bar Le Nord-Ouest, 1441, rue Notre-Dame, (819) 683-1151. 20h50 Lèvres urbaines fêtent ses 15 ans. 23h00 Poèmes de nuit: dernier tour du monde. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. Tous les poètes invités encore présents.

ACTIVITÉS

tous les jours ou presque...

REPAS-POÉSIE

12h00 Dîner-poésie Angéline Ristorante, 313 A, des Forges, (819) 372-0468	12h00 Dîner-poésie Resto-Bar Nord-Ouest 1441, Notre-Dame (819) 693-1151	12h00 Dîner-poésie Le Lupin: 5,6,7,8,9 oct.: 376, St-Georges (819) 370-4740
19h00 Souper-poésie Angéline Ristorante 313 A, des Forges (819) 372-0468	19h00 Souper-poésie Bistro St-Germain 401, St-Roch (819) 372-0607	19h00 Souper-poésie Le Lupin: 3,4,11 oct 376, St-Georges (819) 370-4740

APÉRO-POÉSIE

17h00 Apéro-poésie Resto-Bar Nord-Ouest 1441, Notre-Dame (819) 693-1151	17h00 Apéro-poésie Café Bar Zénob 171, Bonaventure (819) 378-9925	17h00 Apéro-poésie CFOU. Maquisart: 5,6,7,8,9 oct. 323, des Forges (819) 379-0235
--	--	--

RENCONTRE-POÉSIE

15h00 Café-poésie- Rage CFOU: 5,6,7,8,9 Morgane 418 des Forges (819) 694-1116	20h00 Un poète raconte, Libr. l'Histoire sans fin: 3-11 oct., 1374 Hart (819) 374-8453	14h00 Ciné-campus 4, 11 octobre 19h00 Ciné-campus 2,3,9,7,10 octobre 858, Lavolette (819) 376-4459
--	---	---

CINÉMA-POÉSIE

MUSIQUE-POÉSIE

20h00 Jazz-poésie Resto-Bar Nord-Ouest 441, Notre-Dame (819) 693-1151	21h30 Blues-Jazz-poésie 3,4,5 oct. Le Maquisart 323 des Forges (819) 379-0235	21h30 Spectacle-poésie 6,7,8,9 oct. Le Maquisart 323 des Forges (819) 379-0235
23h00 Poèmes de nuit Café Bar Zénob 171, Bonaventure (819) 378-9925		

INFO-FESTIVAL
ACTEL
1-819-378-1212

La liste des poètes invités se consulte sur internet à l'adresse ci-dessous :

http://www.aiqnet.com/fiptr

LE DEVOIR

Le British Council

CHEY
94,7 FM
ROCK • DÉTENTE

CHLN 55AM
55,5 FM
TECHNIQUES PARCOURS

Consulat Général de France à Québec
Service Culturel
Scientifique et de Coopération

Consulat Général de France à Québec
Service Culturel
Scientifique et de Coopération

ITS DES FORGES

HÔTEL DES GOUVERNEURS

HÔTEL DES GOUVERNEURS

PRO HELVETIA

ARCADÉ

BUROMAX

COGECO
Télévision
Triple Multis

COGECO
Télévision
Triple Multis

COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE QUÉBEC

Estuaire

Estuaire

Blanc DRY

PRO HELVETIA

chaîne culturelle
Radio-Canada
DIFFUSEUR OFFICIEL

National
TILDEN

trois-rivières

New Brunswick
Musée, Galeries, Culture et Hébergement

Le Nouvelliste

Tourisme Québec

Télé-Québec
DIFFUSEUR

Télé-Québec
DIFFUSEUR

LIVRES

LE FEUILLETON

La fin d'un monde grotesque

Manichéen, Houellebecq? Complètement!

LES PARTICULES
ÉLÉMENTAIRESMichel Houellebecq
Editions Flammarion, Paris, 1998
394 pages

Voilà le livre de la rentrée par lequel le scandale arrive, un scandale générationnel, qui plus est. Un de ces livres qui vous font le portrait d'une génération entière en repérant ses symboles, ses pulsions profondes, ses lieux d'élection, ses déterminismes socioculturels, son horizon anthropologique, ses maladies de l'âme et du corps, bref, ses misères et son désenchantement. Le constat est dur, très dur. «Toute société a ses points de moindre résistance, ses plaies, confiait Houellebecq au magazine Lire. Mettez le doigt sur la plaie, et appuyez très fort. Creusez les sujets dont personne ne veut entendre parler [...]. Insistez sur la maladie, l'agonie, la laideur. Parlez de la mort et de l'oubli. De la jalousie, de l'indifférence, de la frustration, de l'absence d'amour. Soyez objectifs, vous serez vrais.» Et, sans doute, ce que certains ne pardonnent pas à Michel Houellebecq, c'est de ne pas aller par quatre chemins ni d'avoir choisi, pour le raconter, le pur romanesque (on trouve beaucoup de passages où le romancier se fait autant essayiste que sociologue ou philosophe, voire physicien). Mais ce qu'on prend le plus mal, ou le plus douloureusement, c'est le constat d'échec à l'égard de la sexualité et de la quête amoureuse — fétus de paille emportés par le vent de décadence qui règne en cette fin de siècle.

Une révolution sexuelle ratée

Que raconte donc ce roman? Pour l'essentiel, l'histoire de deux demi-frères, Bruno et Michel, tous deux dans la quarantaine, tous deux incapables d'amour et de saine sexualité, qui voient leur vie lentement se désagréger. Le premier, qui a fait ses études en lettres puis enseigné, qui a même tenté d'écrire (il rencontre Philippe Sollers à deux occasions), est un véritable érotomane. Plutôt moche, affublé d'un sexe qu'il juge ridicule (alors que dans les années 70, constate-t-il, personne ne lui faisait cette remarque), il s'épuise à chercher le plaisir et la satisfaction à travers des boîtes échangeuses, des discothèques, des salons de massage, des camps naturistes, du matériel pornographique... Bref, tout ce que la bienheureuse industrie du sexe a inventé pour capitaliser sur la misère sexuelle de l'homme. Comme il n'est pas doué pour le bonheur ni pour la bagatelle, ses efforts finissent le plus souvent dans le voyeurisme et la masturbation solitaire. Il est vraiment pitoyable.

Le second, chercheur en biologie moléculaire, n'a jamais connu, lui, les félicités sexuelles, ou du moins y a renoncé depuis longtemps. Passionné par la physique quantique qu'il tente d'appliquer à la biologie, il n'est

pas loin de vouloir refaire l'humanité — cette fois au niveau de son ADN — pour enfin le libérer de ses misères. Tous deux partagent une étrange fascination pour Aldous Huxley, le père du *Meilleur des mondes*. C'est de leur génération. Tous deux, aussi, sont des victimes de la *beat generation* et de la génération hippie, leurs parents ayant préféré les confier aux grands-parents pour mieux profiter, ou plutôt «jouir», de leur jeunesse (c'est le cas de l'auteur, confié à l'âge de cinq ans à sa grand-mère paternelle).



Jean-Pierre Denis

Comme dans le cas des enfants violents, ils ne peuvent à leur tour éviter de reproduire le comportement qui les a détruits. «J'étais un salaud [...], confie Bruno à une femme qu'il vient de rencontrer. Normalement, les parents se sacrifient, c'est la voie normale. Je n'arrivais pas à supporter la fin de ma jeunesse; à supporter l'idée que mon fils allait grandir, allait être jeune à ma place, qu'il allait peut-être réussir sa vie alors que j'avais raté la mienne.» Car le grand mal de cette génération, selon Houellebecq qui n'est pas loin de penser comme Bruno sur ce point, c'est d'avoir misé sur le désir en soi, qui est, comme tous les philosophes l'ont su et enseigné, «source de souffrance, de haine et de malheur».

Société érotico-publicitaire

Alors que les utopistes, de Platon à Huxley, ont cherché à éteindre le désir en organisant sa satisfaction immédiate, la société érotico-publicitaire cherche, elle, «à organiser le désir, à développer le désir dans des proportions inouïes, tout en maintenant la satisfaction dans le domaine de la sphère privée. Pour que la société fonctionne, pour que la compétition continue, il faut que le désir croisse, s'étende et devore la vie des hommes». Bien sûr, la ne s'arrête pas les hypothèses de ce romancier merveilleusement doué pour les raccourcis sociophilosophiques.

Le roman est tissé de références culturelles propres aux années qui vont des *fifties* aux *nineties*. Par exemple, le milieu des années 70, ce sont trois films — *The Phantom of Paradise*, *Orange mécanique* et *Les Valseuses* — qui viennent établir la pertinence commerciale d'une culture «jeune» essentiellement basée sur le sexe et la violence. Les trente-naires, eux, vont préférer au même

moment *Emmanuelle*, sorti en 1974, parce qu'il annonce la civilisation des loisirs. Le 20 mars 1974, c'est l'ouverture à Paris du premier Vitatop, club de mise en forme physique, alors que le 28 novembre, la loi Veil autorise l'avortement. Etc., etc. Il n'y a pas de doute, Houellebecq a bien fouillé la petite histoire et repéré les signes manifestes de sa transformation.

Et on le sent obsédé par les racines de l'individualisme moderne qu'il aperçoit tout autour de lui et, sans doute, en lui-même. Un philosophe vous dira qu'il faut remonter bien au delà de la seconde moitié du XX^e siècle pour en comprendre un tant soit peu les origines (voir Charles Taylor sur les origines du «moi»). Une chose est sûre: la société marchande, la société du spectacle, a achevé le processus en dénaturant cette légitime quête à son profit, c'est-à-dire en transformant l'individu en consommateur.

Houellebecq, ou ses personnages, a par ailleurs en horreur la gent masculine, incapable selon lui de sortir du modèle de la compétition et de la cruauté. «Décidément, les femmes sont meilleures que les hommes. Elles sont plus caressantes, plus aimantes, plus compatissantes et plus douces; moins portées à la violence, à l'égoïsme, à l'affirmation de soi, à la cruauté. Elles sont en outre plus raisonnables, plus intelligentes et plus travailleuses.» Ainsi en va-t-il de ce roman qui navigue du meilleur au pire, avec un allant et une sincérité qu'on se doit de respecter mais qui manquent souvent de nuance.

Manichéen, Houellebecq? Complètement! Et c'est peut-être pour cela, confie-t-il à un journaliste, «que j'écris des romans, pour calmer mon manichéisme». Reste que ce livre fait réfléchir. S'il est par moments réactionnaire, c'est aussi par fidélité à notre temps (Jean Starobinski, paraît-il, s'intéresse actuellement à cette question) et parce que la «réaction» vaut mieux que l'indifférence, devenue le moteur même de notre civilisation et de nos rapports à autrui. À lire.

denisjp@mink.net

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le roman des chagrins secrets

LE CAHIER INDIEN

Marie-Pierre de Cosse-Brissac
De Fallois, Paris, 1998, 365 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Qu'arrive-t-il si on aime d'une passion plus grande que soi et que l'affaire tourne mal? L'amour contraire, puis enfoui, peut-il perdurer? Sera-t-il plus fort que toute autre rencontre? Que devient la vie, quand on s'accroche à une expérience unique? Perdre un être cher, c'est irremédiablement souffrir. Mais si rien ni personne n'a accès à cette douleur, un monde de silence et de secret se forme malgré soi. Les proches pourront l'entrevoir, le deviner. Mais leur sollicitude ne pourra briser la coquille à l'intérieur de laquelle se lovent les arcanes du passé. Les conséquences sont alors terribles. C'est ce que raconte ce roman consacré au chagrin. Il nous fait suivre la vie d'une femme qui, pour en finir avec les regrets, s'applique à les exorciser dans ce qu'elle intitule *Le Cahier indien*.

Ce roman, à la chronologie détaillée et bourrée de menus faits, se rattache à l'écriture du journal intime. Il chuchote des confidences sans pudeur ni ostentation. Dissimule à l'œil jaloux du mari dans un tiroir fermé à clé, il restitue une passion secrète et jalouse que le mariage, la carrière et la maternité n'ont pas réussi à chasser. Écriture de la maturité qui se découvre un potentiel neuf, il s'achève lentement vers la libération des émotions occultées.

Deux continents, deux cultures

L'histoire se déroule en deux temps, sur deux continents et à cheval sur deux cultures. L'Inde tamoule, avant l'indépendance, et l'axe Paris-Londres en sont les deux pôles. Au cœur, se déroule une histoire d'adultère, assez banale et facile à cacher, en apparence. Mais, pour la jeune fille à la recherche de l'émerveillement et d'une initiation, les valeurs hindoues nimbent cette expérience de magie. Mike devient l'amant unique, l'objet de dévotion de toute une vie. «Mes velléités d'indépendance, mes doutes avaient disparu avec le cyclone. Ce que j'éprouvais n'était plus du désir, ce

n'était plus de l'amour, c'était un état second qui ressemblait à l'émerveillement des mystiques devant ce que Dieu voulait bien leur révéler de sa nature. Il était là.» Le rire joyeux de l'amour et la lumière bienveillante du rêve pacifient ce cœur enflammé.

Cette relation amoureuse est universelle en même temps. Chacun, en la lisant, y reconnaîtra une suavité parfaite, une tendresse inviolée, une pureté légendaire, Protection de l'autre, attentions raffinées, partage idéal, rien ne cloche. Pas même l'épouse complaisante, facilement dupée, qui semble trouver son compte dans le ménage à trois. Au plus, elle servira de péripétie au récit: elle separe brusquement les amants, comme une antique déesse de la fatalité.

Aussi l'histoire semble-t-elle souvent complaisante et alambiquée. Mais la somme de précisions géographiques, historiques, culturelles et la variété des situations évoquées donnent avant tout à cette aventure une allure vécue, autobiographique. Au long de divers chapitres, l'impression de vérité est si saisissante qu'on se prend à lire lentement ce qui ressemble soudain à une confidence, à un aveu, à une confession.

L'écriture de M.-P. de Cosse-Brissac n'est ni larmoyante ni mensongère. Juste, authentique, vraisemblable, elle captive et retient. Elle parvient à l'exemplarité. Même lorsqu'on se secoue pour se dire que, décidément, tant de mièvrerie ne se peut guère. Jamais la narratrice n'éprouve, par exemple, de culpabilité durant la maladie qui emporte son mari. Elle ne l'aime pas: que devrait-elle regretter? On se surprend à s'attacher à cette ambiance orientale languissante, dont certains traits rappellent *L'Amant* de Marguerite Duras.

LES OIGNONS CRUS

Catherine Barneron
et Franck Ferrand
L'Archipel, Paris, 1998, 188 pages

«L'histoire rapportée dans ce livre est vraie, les personnages sont authentiques, les événements réels.» Nous voi-

ci avertis. Ce récit autobiographique a la saveur de son titre. Fort, âcre et poignant. Il y est question d'enfant martyrisé. L'arcane est torride. Le fait divers se passe dans une famille indigne, parce que déficiente, où se pratiquent des exactions dégradantes.

Le récit met en scène «deux femmes écorchées, une jeune avide de revanche et une vieille fermée aux reproches». La fillette grandit, en tombant de Charybde en Sylla. Les deux tyrans sont ses parents, dont elle soupçonne qu'ils l'ont adoptée. Elle est régulièrement insultée, asservie, violente. Avec la complicité passive des frères et sœurs. L'inceste et d'autres actes pervers sont vomis, abhorrés, haïs. C'est un calvaire, dont on nous promet que suivra prochainement un épisode ultérieur, pas plus édifiant.

Cacate — c'est son surnom — évolue parmi des gens qui semblent moins que des pourceaux. Jus- qu'à ce qu'un mari aimant montre à la jeune femme le chemin de la justice. Aujourd'hui, la narratrice a versé son dossier à la cour. Elle fonce dans la vie, passant par l'édition pour ramasser son discours et mobiliser ses forces. Elle a survécu à ses déchirures. On se demande comment. Et elle dénonce une réalité qui paraît au delà de tout entendement: les sévices sur les enfants.

Il est dérangeant de lire le récit pathétique de ces humiliations. Plutôt mourir, se dit-on. Mais non, la plus sordide humanité mérite toujours quelque égard pour un sentiment quelconque, égaré jusqu'à nous, par lequel elle se signale comme de notre espèce. Et puis, lire ce qui ne nous arrive pas nous informe sur les réalités persistantes de cette violence, sans nous menacer de syncope. La résistance de la jeune fille est étonnante. Tous les ressorts n'en sont pas nommés, puisque le récit se concentre sur la victime. Mais Catherine Barneron abolit une distance que nous entretenons pour nous protéger de cette criminalité. Ce récit, scandaleux dans la réalité qu'il évoque, paraît surgir d'un autre monde, dont les lois obscures demeurent inconnues.

Claude Béland

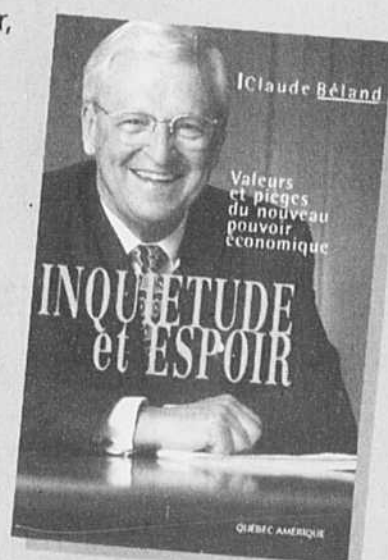


NOUVEAUTÉ

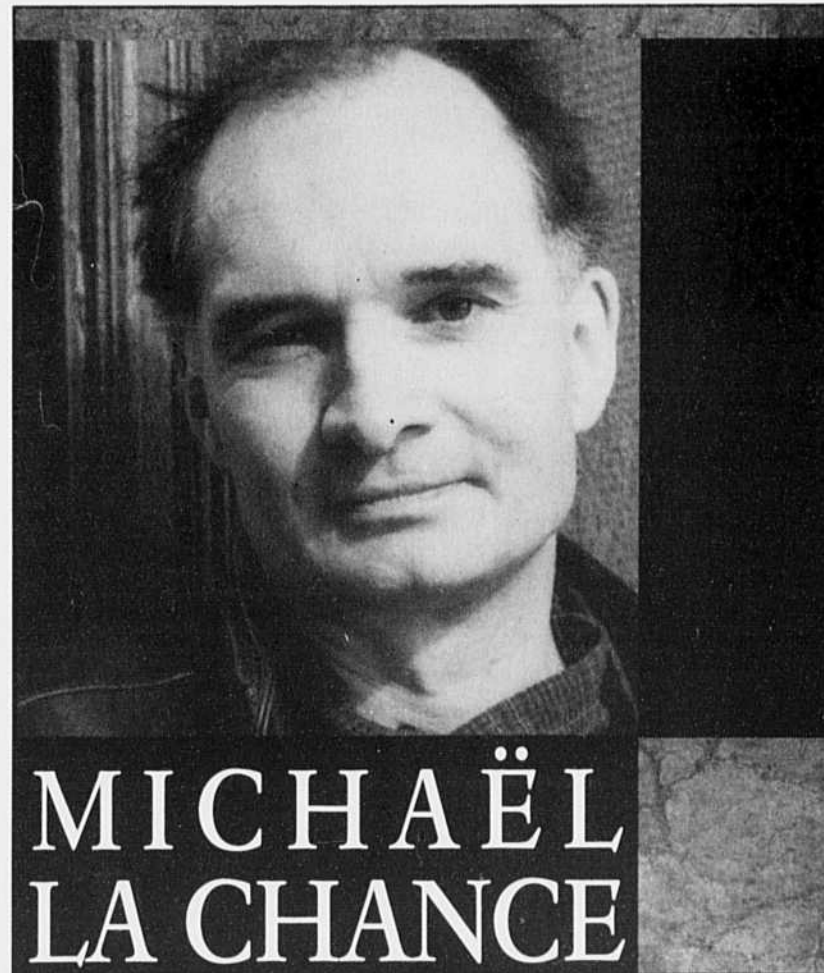
Inquiétude et espoir : Valeurs et pièges du nouveau pouvoir économique

Le livre d'un décideur, d'un homme d'action, d'un humaniste. Des textes sur la responsabilité citoyenne, la démocratie et le partage des pouvoirs, un discours non convenu, à mille lieues de l'habituelle langue de bois de certains de nos gestionnaires.

Invité de Pierre Maisonneuve à l'émission *Maisonneuve* à l'écoute, diffusée à RDI le 28 septembre à 21 h 30.



404 pages, 26,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

MICHAËL LA CHANCE

«PARFOIS NOS ÉTATS D'ESPRIT JETTENT UN ÉCLAIRAGE TROP CRU SUR LES CRÊTES SPECTRALES DE NOTRE NUIT DU DEDANS. ILS NOUS PRODIGENT LEUR LEÇON D'ORAGE.»

MICHAËL LA CHANCE

poésie
16,95 \$

Michaël La Chance

Leçons d'orage



l'HEXAGONE • POÉSIE

LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRATURE
l'HEXAGONE
La passion de la littérature

Remettez le dimanche au centre de la semaine!

Agenda 1999
Le jour du Seigneur

Roland Leclerc

12,95 \$

240 pages
Reliure «mains libres»

Le goût de croire

Roland Leclerc

18,95 \$

192 pages

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGI DISQUE
1225, rue de Coné, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2226 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le côté obscur

Un recueil de nouvelles épouvantablement séduisant

LES YEUX TROUBLES

Claude Bolduc
Vent d'Ouest, Hull, 1998, 180 pages

BLANDINE CAMPION

La maison d'édition Vent d'Ouest fête cette année sa cinquième année d'existence, avec un catalogue qui compte désormais 85 titres et 151 auteurs et auteures. Voilà un anniversaire agréable à souligner, et cela d'autant plus qu'il signale la vitalité d'une maison d'édition basée en région, ce qui, on le sait, n'est pas une situation toujours aisée à gérer. A cette occasion, l'un des administrateurs et directeur de collection, Claude Bolduc, fait paraître, après plusieurs romans jeunesse, un second recueil de nouvelles intitulé *Les Yeux troubles et autres contes de la lune noire*. Ce recueil, tout comme le premier, *Visages de l'après-vie* publié en 1991 aux éditions LA venir, s'inscrit dans un genre littéraire qui a, depuis quelques années, de plus en plus d'amateurs, tant du côté des lecteurs que de celui des auteurs ou des chercheurs, et qui prend un essor bien mérité après des décennies de dénigrement ou de mise à l'index de ce que l'on nomme communément la « grande littérature »: le fantastique. Celui que pratique avec talent Claude Bolduc s'apparente, plus précisément, à la littérature de terreur ou d'épouvante, de celle qui joue avec les dérivés du réel pour nous faire plonger, avec un frisson de délice, vers le côté noir, celui où l'insolite, l'étrange, voire même le surnaturel finissent par s'avérer fatals.

De l'inconnu en terrain connu

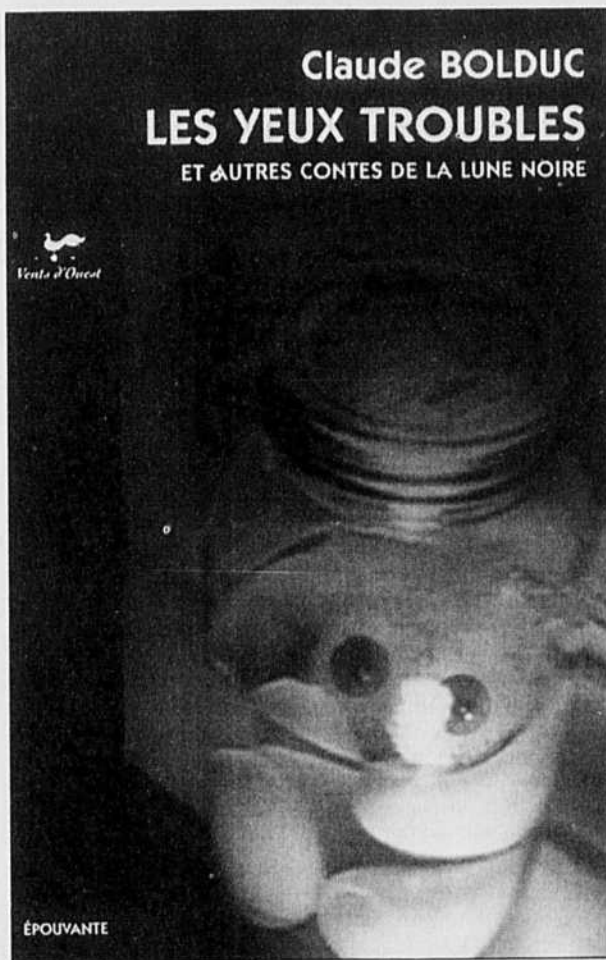
Disons-le d'emblée, Claude Bolduc est loin d'être un amateur. Il connaît bien les avatars du genre qu'il pratique (à différents niveaux d'ailleurs, puisque ses romans jeunesse sont, eux aussi, tournés vers le fantastique) et en maîtrise clairement aussi bien les motifs canoniques que les stratégies textuelles. Si l'on ne trouve point dans ses textes la panoplie de vampires, de châteaux hantés, de chaînes grincantes et autres clichés du genre, les amateurs seront toutefois en terrain connu.

Ainsi, d'une part, les lecteurs ne seront pas surpris (dans un premier temps en tout cas...) de découvrir un ci-metière assez inquiétant, surtout lorsqu'on le visite la nuit, dans *Dernière Ballade au clair de lune*, nouvelle dans laquelle un commis de bureau assez peu conventionnel se prend de passion pour l'étude de la chair en décomposition. Une passion toute scientifique qui l'amènera toutefois à faire une rencontre qu'il aura du mal à expliquer de manière cartésienne. De même, *L'Heure de bébé* met en scène un nourrisson pour le moins gourmand, dont les goûts culinaires plutôt spéciaux sont sans aucun doute liés à son ascendance venue des profondeurs. On trouvera de plus des êtres que l'on aurait pu croire inoffensifs et qui exercent leurs talents... disons destructeurs aussi bien dans *Les Yeux troubles* que dans *Rouge*, de même que quelques corps sanguinolents, ça et là au fil des pages.

Et il serait bien présomptueux de prétendre que la rencontre de ces figures connues, sinon attendues, ne fait pas partie du plaisir que l'on prend à lire les récits de Claude Bolduc. D'autre part, l'auteur ne répugne pas non plus à créer une société futuriste et normalisée à outrance dont l'un des « déterminateurs » fera les frais, ou bien à jouer sur la fragile frontière qui sépare le réel de la fiction, en mettant en scène, dans *L'Araignée dans le plafond*, un auteur en panne d'inspiration qui aurait mieux fait de ne pas trop fixer son attention sur les fissures au-dessus de son bureau.

L'efficacité d'un style

Toutefois, ce n'est pas l'exploration de ces motifs déjà largement traités par la littérature du genre qui fonde la valeur des textes de cet auteur passionné. Si, dans l'ensemble de ses nouvelles, Claude Bolduc respecte l'une des



règles qui fonde l'appartenance au genre, à savoir celle de créer des personnages crédibles (et les siens le sont) en proie à une force surnaturelle ou du moins à une puissance inconnue qui les mène vers leur perte, c'est plutôt, premièrement, dans la capacité de Claude Bolduc à jouer de registres stylistiques très différents. Deuxièmement, la force de l'auteur se situe dans son habileté à maintenir, dans l'ensemble de ses récits, une tension croissante jusqu'au climat du dénouement et ce, même lorsque le lecteur pressent ce que pourrait être ce dénouement.

De *Rouge*, nouvelle liminaire du recueil et sans doute l'une des plus réussies, jusqu'à *L'Heure de bébé*, l'auteur reste efficace aussi bien lorsque son style se fait particulièrement dépouillé, détaché ou elliptique à l'extrême (bien que le texte intitulé *Julie* souffre un peu trop, à mon sens, de ce sens du développement minimal) que lorsqu'il s'attache à déployer sous les yeux du lecteur fasciné les étapes de l'enlèvement du personnage principal, à détailler ses perceptions de plus en plus troublées et ses doutes lancinants sur l'explication à donner à ce qui lui arrive. L'alternance, d'une nouvelle à l'autre, et parfois au sein d'un même récit, de la narration à la première personne et de la narration à la troisième personne, l'utilisation du monologue intérieur (notamment dans *Les Yeux troubles*) ne fait qu'ajouter à cette palette de stratégies textuelles qui rendent si efficaces les textes de ce recueil.

Comme l'indique la quatrième de couverture, l'univers que décrivent les huit nouvelles de Claude Bolduc est de ceux où le Mal (ne pas oublier la majuscule, terrifiante à elle seule), « prêt à jaillir et à se répandre de par le monde », est partout. Et surtout là où on ne l'attend pas. À n'en pas douter, les nouvelles de Claude Bolduc sauront en surprendre plus d'un mais, surtout, et c'est là peut-être le plus important, elles sauront les séduire. La clef du fantastique n'est-elle pas, justement, dans cette séduction pernicieuse qu'opère à nos dépens le côté noir des choses et des êtres?

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Un mythe révélateur

NELLIGAN
DANS TOUS SES ÉTATS

Un mythe national

Pascal Brissette
Éd. Fides, Montréal, 1998, 228 pages

Nelligan occupe, dans notre histoire littéraire, une place à part. Peu d'auteurs du siècle précédent auront, comme lui, réussi à s'imposer à la postérité en conservant ainsi une sorte d'éternelle fraîcheur. Véritable mythe national, peut-être peu fréquenté mais au moins reconnu par presque tous, le poète du *Vaisseau d'or* continue, cent ans après sa période d'exaltation créatrice, de briller au panthéon de nos figures littéraires inspirantes.

Pascal Brissette, attiré par le phénomène, a entrepris de revisiter ces lieux où le poète s'est incarné en une légende polymorphe. Avec Nelligan dans tous ses états, un essai tiré d'un mémoire de maîtrise, l'étudiant-essayiste propose donc au lecteur un périple en pays mythique, c'est-à-dire l'univers nelliganien tel que revu et corrigé incessamment de 1902 à 1990.

« Le mythe, écrit Pascal Brissette, se transforme en fonction de critères contextuels, qui sont « au-delà » de lui-même. C'est ce qui le caractérise: sa souplesse et son inépuisable potentiel de recyclabilité. » Et son étude s'attache justement à démontrer les métamorphoses, mais aussi la persistance, de ce mythe national que constituent le personnage de Nelligan et son œuvre.

Du critique Louis Dantin, qui fait figure d'investigateur-fondateur du mythe, à Michel Tremblay, son plus récent continuateur, les squatters n'ont pas manqué qui ont remodelé la nelliganie à leur guise, toujours pour la faire concourir à la reconnaissance symbolique de leurs entreprises propres.

En affirmant, en 1902, qu'« Émile Nelligan est mort » (alors qu'en fait celui-ci ne décédera qu'en 1941), Louis Dantin instaurait le paradigme de la « mort-vivance » qui collera au personnage du poète par la suite. La mort, c'est la folie, mais cette folie constitue la preuve même, selon le critique, du génie de la victime. Mort pour la poésie, l'adolescent qui se croyait poète maudit mérite de revivre et de voir son œuvre reconnue par le collectif national. La crainte qu'inspire son étrangeté n'ayant plus lieu d'être, Dantin suggère la vénération.

Les poètes du Nigog (Charbonneau, Dugas, Roquebrune), dans les années 1910, réactiveront le mythe de Nelligan en se présentant comme les alter ego du poète, un véritable artiste, comme eux, que l'ignorance de son entourage a réduit au silence. François Hertel, dans un roman qu'il publiera en 1939, le présentera comme un « emblème vivant (parce que mort) de la francité dans une société qui lutte contre l'américanisation imminente ».

Révolution tranquille et référendum

En 1966, soit vingt-cinq ans après sa mort véritable, le drame de Nelligan deviendra, aux yeux des discours post-Révolution tranquille, le symbole de la société canadienne-française d'avant, celle qu'il nous faut quitter pour advenir pleinement à nous-mêmes. Cela dit, à cette heure, « la célébration de Nelligan repose en fait sur un paradoxe: il est nous, mais nous ne sommes plus tout à fait lui ».

L'échec référendaire de 1980 créera cependant une commotion dans l'imaginaire collectif et quand, en 1981, Jean Larose publiera *Le Mythe de Nelligan*, il sera l'un des premiers, depuis la fondation du mythe, à se poser en démystificateur. Complexe, basée sur des concepts lacaniens et derridiens réinterprétés, assimilant la collectivité québécoise à l'histoire personnelle de Nelligan, la thèse de Larose marquera, d'après Pascal Brissette, une nouvelle étape dans le recyclage du mythe nelliganien.

Pour l'auteur de *La Petite Noireur*, l'échec du poète, son drame, relève de mécanismes que l'on retrouve aussi à l'œuvre dans le cas de la défaite référendaire et qu'il faudrait penser pour enfin parvenir à les dépasser. Or, de dire Brissette, quoi qu'il en pense, « à ce titre, Jean Larose ne change guère la logique inhérente au mythe qui commande aux discours d'adapter le récit premier — l'histoire de Nelligan — à l'actualité discursive, aux règles du dicible et de l'opérable. [...] Tous sont persuadés désormais de se situer à l'intérieur du nous des « démystificateurs » ».

Enfin, dans le dernier chapitre de l'essai, un peu long malgré le fait que Pascal Brissette y déploie avec un certain brio ses talents d'exégète, l'analyse du livret de l'opéra *Nelligan* de Michel Tremblay sert à clore la démonstration. Le dramaturge, à la manière de ses prédécesseurs, investira le mythe de Nelligan afin de le faire concourir à ses propres stratégies d'acquisition de capital symbolique. Recyclage oblige, cependant, le mythe subira une dernière transformation qui lui fera prendre les contours de la déviance: « Cette représentation de l'écrivain en tant qu'éternel insoumis trouve dans les débats sur la « souveraineté culturelle » du Québec de la fin de la décennie quatre-vingt un contexte discursif plus que favorable à son acceptation. »

Fort bien mené, intelligent, nuancé, ce *Nelligan dans tous ses états* est un essai éclairant qui parcourt un siècle d'imaginaire collectif en utilisant le détour littéraire comme socle de sa réflexion. Ce que démontre avec cohérence le travail de Pascal Brissette, c'est que l'analyse littéraire, dirigée avec doigté, peut devenir un puissant révélateur des transformations psychiques d'une communauté donnée. Ainsi, en radiographiant les états divers empruntés par l'un de nos rares mythes nationaux, l'essai de Pascal Brissette transcende l'espace littéraire pour l'inscrire dans une entreprise sociale plus vaste et ainsi justifier sa présence dans une collection intitulée *Nouvelles études québécoises*. Premier essai réussi, comme on dirait au football.

LA VÉNUS QUÉBÉCOISE
AVEC OU SANS FOURRUREMichel Lapierre
Stanké, Montréal, 1998, 240 pages

Pour demeurer dans l'univers mythique, mais sur un ton plus goguenard et rigolo, il convient de souligner la parution, plus tôt cette année, de *La Vénus québécoise*, un essai signé Michel Lapierre.

Divertimento qui combine l'analyse littéraire (pratiquée en style très libre) au commentaire socio-historique, ce livre présente une galerie de portraits féminins constitués à partir du fond littéraire québécois. La Vénus du titre, c'est le personnage féminin du roman québécois tel que les écrivains l'ont dépeint, mais réévalué ici avec un plaisir évident par Michel Lapierre.

Chacun des chapitres est rédigé comme un commentaire adressé ou à l'amoureux de la Vénus du roman concerné, ou au narrateur, ou encore à l'auteur du roman lui-même. Cela permet l'emploi d'un ton familier qui convient bien à ce projet qui a autant de rythme que d'esprit.

D'Angeline de Montbrun, cette « femme intelligemment superficielle, prototype de la physiquement parfaite, qui, après le choc d'une météore, se métamorphose en vieille fille moralisatrice », aux personnages féminins de Louis Hamelin, en passant par Florentine Lacasse, Rita Toulouze, la Bénédicte de Ducharme, la Maryse de Francine Noël et plus de 50 autres, la femme dans le roman québécois est revisitée ici dans un esprit carnavalesque franchement contagieux. Un projet original, amusant et rondement mené.

louis.cornellier@collanaud.qc.ca

LIVRES PRATIQUES

Du réseautage à la télématique

COMMENT BÂTIR
UN RÉSEAU DE CONTACTS
SOLIDELise Cardinal
En collaboration avec Johanne Tremblay
Les éd. Transcontinental
Les éd. de la Fondation
de l'entrepreneuriat
Québec, 1998, 140 pages

Bien que le mot « réseautage » n'apparaisse pas dans le dictionnaire,

le réseautage est devenu un outil de travail et de marketing efficace, incontournable même, de l'avis des auteurs. Faire du réseautage, c'est établir un solide réseau de contacts, c'est construire un pont entre des besoins et des ressources en utilisant les énergies en place. Selon les auteurs, « le talent seul ne fera pas le poids, ni l'expertise, ni même le fait de faire partie de Mensa. Le succès vient avec les contacts, la visibilité et les liens créés au fil des ans ». Cela demande que l'on y consacre du temps, de l'énergie

et de l'engagement. Chaque personne que l'on rencontre a, en moyenne, quelque 250 contacts à partager avec nous, dit-on.

LE STYLE EN FRICHE

André Marquis
Triptyque
Montréal, 1998, 208 pages

Ce guide pratique sur l'art de retravailler ses textes regroupe 75 fiches illustrant des erreurs et des mal-

adresses stylistiques parmi les plus courantes. On y traite de l'usage de la virgule, des anglicismes, de la tournure passive, des phrases incomplètes et de bien d'autres choses encore. Fiches, exemples et exercices sont regroupés en cinq parties: les principes généraux de rédaction, les erreurs de vocabulaire, les erreurs dans la construction de la phrase, les principes de base de la ponctuation et différentes façons d'améliorer un texte. Le chapitre intitulé *Ferez-vous un bon réviser?* vous aidera à faire votre autocritique.

André Marquis

LE STYLE EN FRICHE
L'art de retravailler ses textes
75 fiches illustrant des erreurs et des maladresses stylistiques

L'ÉCOUTE

Collectif dirigé par Éric Galam
Éditions Autrement
Paris, 1998, 204 pages

L'écoute, c'est le bruissement des feuilles dans le vent, le pépiement des oiseaux, une pièce musicale qui remue toutes les émotions, les pleurs, les rires d'un enfant, l'appel d'un malade, les battements d'un cœur en détresse, les confidences d'un ami. L'ide que chacun peut apporter à son prochain est fondée avant tout sur la capacité d'accueillir, d'écouter et de répondre à la demande de l'autre tout en laissant émerger et s'exprimer la sienne. Un livre qui suscite une réflexion intéressante à l'ère du répondeur, du portable et de la télématique.

Renée Rowan

Michel Maffesoli



C'est à travers l'observation de petits faits de la vie quotidienne que l'auteur propose de comprendre la complexité d'une société concrète et les limites des concepts d'exploitation, d'aliénation et de domination.

LA CONQUÊTE
DU PRÉSENT
Pour une sociologie
de la vie quotidienneColl. Sociologie du quotidien
238 pages — 34,95\$DESCLÉE DE BROUWER
DISTRIBUTION FIDES

Essais

Le Canada d'un mythe à l'autre
de Frédéric Lasserre — 39,95\$Histoire du collège Sainte-Marie
de Montréal 1848-1969
de Jean Cinq-Mars — 49,95\$Éduquer au musée
de Michel Allard et Suzanne Boucher — 22,50\$

Roman

Confiteur
de Monique Bosco — 16,95\$

ÉDITIONS HURTUBISE HMH LTÉE

VIE LITTÉRAIRE

Littérature en scène

Dans le cadre des Journées de la culture, la littérature s'anime: au Théâtre du Nouveau Monde et à la Place des Arts — entre autres activités, notons-le bien —, les mots envahissent la scène. L'Académie distribue les honneurs. Et Sergio Kokis est enfin publié au... Brésil!

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

Un des souhaits des organisateurs des Journées de la culture, qui battent leur plein cette fin de semaine à l'échelle de la province, était de réussir à convaincre le milieu culturel de sortir des sentiers battus, des limites de leur champ d'action, pour convier la population à un bain de culture hors de l'ordinaire.

Même si, pour plusieurs, la description d'activités se limite malheureusement à un simple «portes ouvertes», chez d'autres, l'esprit des Journées a germé, donnant lieu à d'agréables surprises. Au Théâtre du Nouveau Monde, incidemment, on ouvre grand la porte à la littérature — et même plus, à la poésie! —, conviant sur la scène, et pour une lecture de nuit, plusieurs poètes parmi nos plus connus.

Dans la nuit de samedi à dimanche (ce soir, donc), de minuit trente à 6h du matin, on déroule le tapis à une nuit folle, redonnant vie à des happenings de nuit qui avaient fait voir des étoiles à plusieurs adeptes ravis en 1970 d'abord puis en 1980. Une cinquantaine de poètes et artistes se retrouvent sur scène, et parmi ceux-là: José Acquin, Claude Beausoleil, Louky Bersianik, François Charron, Hélène Dorion, Raoul Duguay, Lucien Francœur, Madeleine Gagnon, Roland Giguère, D. Kimm, Paul-Marie Lapointe, Hélène Monette, Jean-François Poupard, Geneviève Letarte, Claude Pelouquin, Jean-Pierre Ronfard, Michelle Rossignol, Dominic Champagne, Pauline Vaillancourt, de même que les comédiens de la pièce *Les oranges sont vertes*, dont Pierre Lebeau, Andrée Lachapelle et Marc Bélard.

Soufflons que dans le cadre des Journées de la culture également, le TNM tient aujourd'hui une rencontre autour de Claude Gauvreau (auteur de la pièce *Les oranges sont vertes*) et de son œuvre, en présence de la directrice artistique du TNM, Lorraine Pintal, du frère du dramaturge, Pierre Gauvreau, et de la compagnie de celui-ci, Janine Carreau. Qu'y a-t-il derrière l'art de Claude Gauvreau? Aujourd'hui, au Café du Nouveau Monde, entre 12h et 14h.

Aussi dans le cadre des Journées de la culture, la Place des Arts sera le théâtre dimanche d'une lecture publique composée de textes de chroniqueurs, pamphlétaires et polémistes du siècle dernier (Arthur Buies, Basile Routhier, Olivier Asselin, Louis Fréchette...). Cette activité, intitulée *Reflets et pamphlets* et organisée en collaboration avec le Festival de Trois, la Compagnie Jean Duceppe et la Société de la Place des Arts, met en scène Michel Dumont, France Castel, Albert Millaire et François Tassé à la lecture. La mise en lecture et les collages ont été faits sous la baguette de Béatrice Picard. Demain à 14h30, à la cinquième salle de la Place des Arts, à Montréal. Les laissez-passer seront disponibles à l'entrée de cette salle vingt minutes avant le début du spectacle.

Les prix de l'Académie

C'est à une dame aux chapeaux multiples, dont celui d'écrivaine, que l'Académie des lettres du Québec décerne cette année sa médaille. En effet, Lise Bissonnette, ex-directrice de ce quoti-

dien, fraîchement nommée à la barre de la Grande Bibliothèque du Québec mais aussi auteure de romans, reçoit la médaille 1998 de l'Académie, laquelle reconnaît depuis 1946 l'œuvre ou l'action d'une personnalité de la vie littéraire chaque année.

Cet honneur lui sera décerné lors du prochain Colloque des écrivains — orchestré par l'Académie — qui aura lieu le 17 octobre prochain sous le thème «Féminisme et création». Publiée chez Boréal, Mme Bissonnette a déjà écrit *Marie suivait l'été* (1992), *Choses crues* (1995) et le recueil de nouvelles *Quittes et doubles* (1997). L'an dernier, c'est au journaliste Réginald Martel que cet honneur avait été remis; Gabrielle Roy, Germaine Guèvremont, Félix Leclerc et Gaston Miron font partie des «médailles» de l'Académie des lettres.

L'Académie annonçait aussi cette semaine les noms des finalistes pour l'attribution prochaine — ce lundi — des prix Alain-Grandbois (poésie), Victor Barbeau (essai) et Ringuet (roman). En poésie, sont finalistes Jean-Marc Desgent (*Les Paysages de l'extase*, Herbes rouges), Suzanne Jacob (*La Part du feu*, Boréal), Marcel Labine (*Carnages*, Herbes rouges), Paul Charnel Malenfant (*Fleuves*, Noroit) et Pierre Nepveu (*Romans fleuves*, Noroit).

Dans la catégorie essai, Jacques Alard (*Le Roman mauve*, Québec/Amérique), Robert Lévesque (*La Liberté de blâmer*, Boréal), Laurent Mailhot (*La Littérature québécoise*, TYPPO), Marcel Olskamp (*De la Fils du notaire*, Fides) et Fernand Ouellette (*Figures intérieures*, Leméac) sont en lice.

Côté roman, les ouvrages de François Barcelo (*Vie sans suite*, Libre Expression), Christiane Frenette (*La Terre ferme*, Boréal), Madeleine Monette (*La Femme furieuse*, L'Hexagone), Pierre Ouellet (*Légende dorée*, L'Instant même) et Pan Boyoucas (*La Vengeance d'un père*, Libre Expression) ont été retenus. Les trois prix, accompagnés d'une bourse de 2000 \$ chacun, seront décernés lundi soir.

Du Kokis en portugais

Sergio Kokis, auteur d'origine brésilienne, sera disponible sur les tablettes des librairies du Brésil. La maison d'édition Record a en effet acquis les droits de traduction — du français au portugais — pour un de ses romans, *Le Pavillon des miroirs*, publié en 1994 par XYZ éditeur. On prévoit que la machine à dollars s'activera puisqu'une petite polémique enveloppe ce roman. «Certains lecteurs, qui ont lu la version française, trouvent que le portrait du Brésil tracé par Kokis est loin d'être flatteur», rapporte l'éditeur québécois, André Vanasse. Ce à quoi l'auteur réplique: «Je ne suis pas un dessinateur de cartes postales!» Ce roman de Sergio Kokis lui avait valu à l'époque le prix de l'Académie des lettres du Québec, le grand prix littéraire de la Ville de Montréal, le prix Québec-Paris de même que le prix Desjardins.

Rectificatif

Nous vous parlions la semaine dernière de la traduction de *Celine*, biographie écrite en français par Georges-Hébert Germain. Non seulement le traducteur David Homel mais aussi le journaliste, écrivain et traducteur Fred Reed contribuent à faire connaître Céline Dion en anglais. Mille excuses au principal intéressé...

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Ados et pogos

Les derniers romans de la série des Watatatow

LES CAUCHEMARS DE
MICHEL COUILLARD

Michèle Frémont
Québec Amérique,
coll. «Les romans Watatatow»,
Montréal, 1998, 128 pages

ÉMILIE,
LE JOUR ET LA NUIT

Marcia Pilote
Québec Amérique,
coll. «Les romans Watatatow»,
Montréal, 1998, 136 pages

GISÈLE DESROCHES

Les *Cauchemars* de Michel Couillard, c'est le cadet de la série Watatatow, une collection alignée sur la populaire série télévisée destinée aux ados. *Émilie, le jour et la nuit*, de Marcia Pilote, l'ainé de la collection qui nous promet six titres, a été lancé le printemps dernier au Salon Pepsi Jeunesse. Les personnages se couchent les uns après les autres sur papier en espérant que leurs fans les suivent. Ils y vivent des aventures inédites, qui ne sont ni l'adaptation de récits déjà diffusés ni le scénario d'épisodes à venir.

Le premier roman de la série était commandité par les yogourts Liberté et le magazine *Adorable*; le second,

On joue à fond

la carte ado.

L'univers ado.

Les goûts, les

dramas ados.

Ce n'est ni pire

ni meilleur que

la série

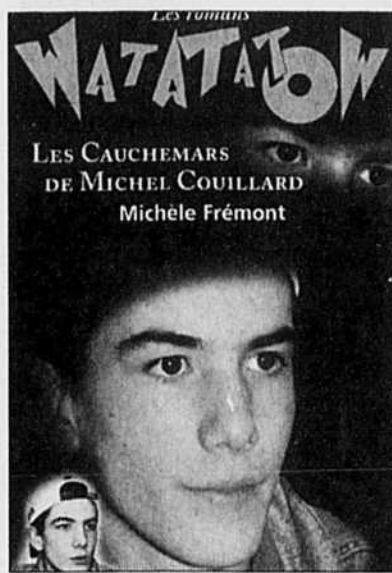
Degrassi

ou certaines

traductions.

Le premier roman de la série était commandité par les yogourts Liberté et le magazine *Adorable*; le second, écrit par Michèle Frémont, porte, en quatrième de couverture, les marques de commerce de Valentine, de Pogo, en plus de celui d'*Adorable*. De la publicité sur les livres! De la pub de *fast food*! Un parti pris pour la médiocrité? On recrute chez les amateurs de pogo et de hot dog. Ou bien est-ce l'inverse: on encourage les lecteurs à bouffer des frites? C'est merveilleux pour l'acné juvénile, après tout. Bon, qu'est-ce que j'ai à jouer les indignés? C'est clair que la visée est large. On joue à fond la carte ado. L'univers ado. Les goûts, les dramas ados. Ce n'est ni pire ni meilleur que la série Degrassi ou certaines traductions.

Le texte est truffé de mots anglais, à l'image même du langage des jeunes. Quoi de surprenant à ça? Le lecteur visé ne sera pas trop dépaycé, il reconnaîtra sa polyvalente, ses humeurs. Le comportement de Michel Couillard, ses emportements, ses fuites, ses peurs. Celui-ci fait des cauchemars à répétition depuis quelque temps. Il se voit dans un tiroir de la morgue. Or en soirée, il travaille à l'hôpital où il doit astiquer les tiroirs en inox qui lui donnent des cauchemars. On devine qu'il fera tout pour faire cesser cette torture. Tenter de minimiser, en parler à un ami, se faire remplacer, consulter la psychologue de l'école sur qui il com-



mencera à fantasmer. Lettres de menaces. Réminiscences de transactions de drogue. Violente attaque dans un stationnement. Ça ressemble à une banale série américaine.

Faire lire

L'ado-tout-le-monde ne raisonnera pas comme moi, c'est sûr. Il ne cherchera pas à prendre du recul. Il n'a pas assez de perspective pour cela. S'il prend son pied rapidement et sans trop se faire suer, il recommencera. Se tapera la série. Comme il y trouvera beaucoup de brasse-camarade, des émotions traitées avec un brin d'humour, quelques passages sensuels, des hésitations bien adolescentes et un rien de je-m'en-foutisme, ça passera très bien. Ce qui est formidable, quand on y pense. On veut faire lire les jeunes, après tout! Si l'histoire leur colle à la peau, tant mieux. Mais il ne faut pas en demander trop. Une fois le livre acheté, les éditeurs s'en lavent les mains. Les perfectionnistes du français, les amateurs de surprises ou de beau papier iront voir ailleurs. Le texte aurait bénéficié d'une bonne révision linguistique. Certaines co-

quilles sont inexcusables (par exemple: «jusqu'à tant qu'elle trouve...», p. 112). C'est vrai qu'on parle hot dog, ici. Pas beaucoup de puristes parmi la clientèle visée. Pas nécessaire de figoler plus qu'il faut. Les éditions Québec Amérique ne sont pas les seules à faire dans la série populaire. Mais, depuis quelques années, ils nous avaient habitués à des œuvres de qualité, originales et soignées. Plusieurs de leurs romans jeunesse ont été couronnés de prix. Les romans Watatatow rompent cette tradition et constituent un net tournant. Je ne m'y suis pas encore habituée. C'est tout. Heureusement que leur catalogue compte de bons auteurs.

RAYMOND CLOUTIER
UN RETOUR SIMPLE

roman

Un thriller affectif où s'agitent les nombreux survivants d'une époque révolue, qui tentent de contrer la solitude, le doux mal de cette fin de siècle.

LANCÔT
ÉDITEUR

«On retrouvera dans ce livre, réussi pour un premier roman, le Raymond Cloutier que l'on connaît: l'esprit frondeur, le provocateur, l'homme qui ne se satisfait pas des demi-mesures, vomissant la bêtise et l'injustice. Zorro revu par Brecht.»
Michel Bélair, *Le Devoir*.

«M. Cloutier a su évoquer avec un brin d'humour et beaucoup de réalisme une époque où tout semblait possible, une époque d'avant le désenchantement. Il l'a fait d'une belle écriture, très fluide, capable d'exprimer aussi bien la passion que l'exaspération.» Réginald Martel, *La Presse*.



BIOGRAPHIE

Une mémoire collective

Huit grandes années dans la vie de Lise Payette

DES FEMMES D'HONNEUR

Une vie publique 1968-1976
Lise Payette
Libre Expression, Montréal,
1998, 276 pages

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Elle voyait grand et avait le goût des défis. La vie allait lui en fournir quelques-uns. Dans le deuxième tome de l'autobiographie *Des Femmes d'honneur*, Lise Ouimet, alias Lise Payette, livre les détails de son accession à la vie publique, après l'échec de sa vie conjugale. Elle s'y révèle très proche de l'imaginaire collectif québécois.

Les temps forts de ma mémoire, relevés dans ce livre, sont aussi ceux de la mémoire collective québécoise, remarquait en substance l'auteure à l'assemblée réunie pour le lancement de la semaine dernière.

Elle dit juste. Qui ne se souvient pas de l'immense succès d'*Appellez-moi Lise*, l'émission de variétés qui attirait un million de Québécois quotidiennement devant le petit écran, passé 23h? Et qui a oublié la renaissance des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste sur le mont Royal, en 1975, celles-là mêmes où Gilles Vigneault lançait *Gens du pays*, devenue depuis la chanson thème des anniversaires québécois? Et c'est bien sûr sans parler de l'élection du 15 novembre 1976, qui, sous la direction de René Lévesque, portait pour la première fois un gouvernement péquiste majoritaire au pouvoir, et où Lise Payette était élue dans Dorion.

Ce sont les contributions de Lise Payette à la collectivité, en tant que personnage public, qui la mettent le mieux en valeur. C'est ce qui fait sans doute que ce deuxième tome a meilleur goût que le premier, qui se centrait essentiellement sur sa vie privée.

Le lecteur y revivra cette période avec le sourire, parce que Mme Payette s'est principalement offert un livre de souvenirs, dédié d'ailleurs à sa petite-fille Flavie, en retenant ses bons coups de l'époque, en misant sur ses forces. «Je ne serai probablement pas dans les livres d'histoire parce que les femmes n'y sont pas souvent», lance-t-elle en entrevue. Elle a donc décidé de se mettre elle-même en mots.

Papillon et Melina

L'époque couverte en est d'ailleurs une plutôt heureuse pour la communicatrice de Saint-Henri, le gros des déceptions personnelles étant passé, reconnaît-elle. Elle confesse d'ailleurs que l'épisode d'*Appellez-moi Lise* est sûrement, de sa vie publique, celui où elle a eu le plus de plaisir. Dans une vie publique 1968-1976, on retrace sa rencontre avec Henri Charrière, alias Papillon, repris de justice et évadé de prison dont l'autobiographie avait connu un succès mondial, ou avec Melina Mercouri, actrice et femme politique grecque, dans le cadre de cette émission.

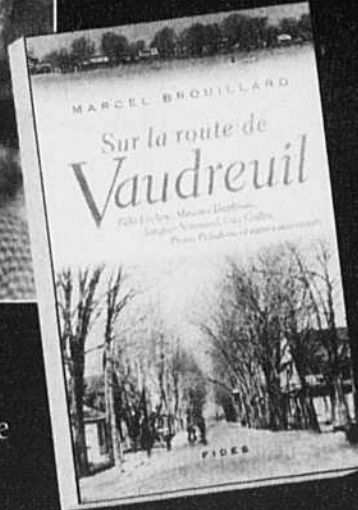
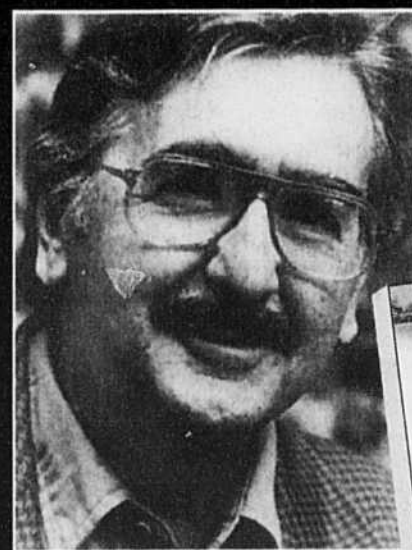
Elle s'y rappelle aussi, comme nous, les défis relevés avec humour: celui d'avoir joué au gardien de but avec des joueurs du Canadien, d'avoir occupé le poste de maire de Montréal durant une journée ou d'avoir organisé le concours du plus bel homme du Canada.

Dans un autre tome, qui n'est pas encore entamé, viendront peut-être les détails de son revers avec «les Yvettes», ces femmes d'allégeance libérale qui avaient envahi le Forum de Montréal pour réagir à son inactivité. Et viendront peut-être aussi des mots pour dire sa déception face à la paralysie québécoise dans le dossier de l'indépendance.

Politiquement, «tout le reste est du temps perdu», dit-elle en entrevue, soulignant que le Québec a perdu un temps précieux et de belles intelligences en s'empêtrant, à ce jour, dans des négociations stériles.



Marcel Brouillard



Marcel Brouillard dessine avec passion et sincérité une galerie de portraits de personnalités qui ont contribué à écrire de belles pages de la petite et de la grande histoire de Vaudreuil et du Québec tout entier.

SUR LA ROUTE DE VAUDREUIL

Félix Leclerc, Maurice Duplessis, Jacques Normand, Guy Godin, Pierre Péladeau et autres survenants

278 pages 24,95\$

FIDES

Venez à la librairie Gallimard, ce n'est pas la fin des Baricco

3700 boul. St-Laurent, tél.: 499-2012 fax.: 499-1535 www.gallimard-mtl.com

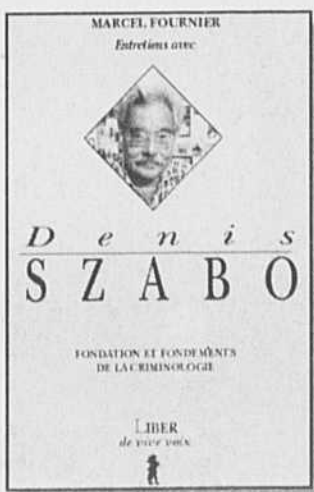
LIBER



Marcel Fournier

ENTRETIENS AVEC
DENIS SZABO

Fondation et fondements
de la criminologie



234 pages, 24 dollars
collection de vive voix

Le monde perdu des Mayas

L'association des cinq États d'Amérique centrale concernés a permis de réunir plus de 600 pièces au Palazzo Grassi de Venise. Elles témoignent d'une civilisation qui inventa le zéro et l'infini et d'une humanité soumise au règne végétal et animal et à la course des astres.

EMMANUEL DE ROUX
LE MONDE

Venise — Dans le vestibule du Palazzo Grassi se dressent trois stèles sculptées de deux à trois mètres de haut. La plus petite représente un serpent à plumes bicéphale, morceau de lave torturée, à peine solidifiée. De la plus volumineuse se détache un guerrier de profil, lance en main, somptueusement vêtu. La dernière est plus sévère: une longue inscription encadre un souverain, le seigneur de Piedras Negras, représenté assis sur une peau de jaguar. Ces trois monolithes sont des témoignages de la civilisation maya. Le premier vient de Copan, au Honduras, le deuxième a été trouvé près de Campeche, au Mexique, et le troisième à Peten, au Guatemala.

Belize et le Salvador se sont associés à leurs voisins pour faire de l'exposition italienne le plus bel hommage rendu par le Vieux Continent à la plus sophistiquée des civilisations, qui s'est épanouie dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Meso-Amérique. Un hommage aux Mayas, ces «hommes merveilleux qui inventèrent le zéro et l'infini», à qui l'Europe assena le coup de grâce.

Le parcours de l'exposition est didactique, thématique, articulé autour de pièces majeures (plus de six cents ont été réunies). Il se déroule sur trois niveaux, dans un décor sobre où les rouges et les bleus dominent. Mais le visiteur perdra bientôt le fil pour naviguer à vue dans ce monde qui se manifeste par des formes étranges, dérangeantes. La grande statuette alterne avec des œuvres plus modestes — céramiques, terres cuites, jades, silex, coquillages. Ce ne sont pas les moins intéressantes. Parfois, les styles s'opposent de façon radicale. Quoi de commun entre ce personnage assis, quasi géométrique, sculpté dans un bloc de pierre jadis peint (Chichen Itza, fin de l'époque classique), ce masque humain, aux volutes baroques, trouvé sur l'acropole de Copan (époque classique) et cette tête en stuc au réalisme sans faille, venue de Palenque (époque classique tardive)?

La marche du cosmos

Le lien de parenté, c'est, bien sûr,



MICHEL ZABE/MUSÉE NATIONAL D'ANTHROPOLOGIE DE MEXICO
Femme offrant un heaume au gouverneur de Yaxchilan (Chiapas). Vers 726, époque classique.

cette humanité confrontée à la nature au point d'être littéralement avalée par le monde végétal et animal. Les crânes déformés sont parés de plumes et de couvre-chefs extravagants, les divinités déclinent les attributs de leurs pouvoirs, le décor prolifère et les symboles se multiplient au point de transformer les sculptures en textes à décoder. Les délirs de terres cuites sont saisissants: têtes surmontées de multiples couronnes, où cohabitent oiseaux, serpents à plumes, être humains sacrifiés, chimères et souverains législateurs... L'émotion n'est jamais loin. Quand, par exemple, on croit deviner, sur une céramique, l'empreinte du pouce de celui qui a façonné la pièce. Ou dans ces silhouettes esquissées à la va-vite avec une pointe sur une plaque d'argile encore humide.

La section où sont abordées les structures sociales du monde maya permet de présenter quantité de figurines, des terres cuites peintes, qui déclinent différents types sociaux. Les personnages, assis, agenouillés, de-

bout, coiffés de chapeaux compliqués ou de turbans, enveloppés dans des capes ou torsos nus, sont une surprise de l'exposition. Un guerrier, la tête piriforme posée sur une collerette d'un bleu soutenu, la gidouille avantageuse ornée d'une curieuse décoration de languettes de cuir, est un sosie de notre Père Ubu. L'évocation de la vie quotidienne nous offre des séries de céramiques anthropomorphes ou zoomorphes dont un étonnant pichet en forme de dindon.

Curieux paradoxe, cette société, raffinée jusque dans sa vaisselle, est restée, sur bien des points, au stade du néolithique. Elle ignore l'usage de la roue comme celle du fer: sa métallurgie se limite à quelques travaux d'orfèvrerie. C'est pourtant cette déconcertante civilisation de la pierre qui met au point un calendrier d'une grande précision et invente le zéro.

Plusieurs salles expliquent le cosmos maya, expression d'une vision du monde où la numération, associée à une écriture complexe — elle combine hiéroglyphes et logogrammes

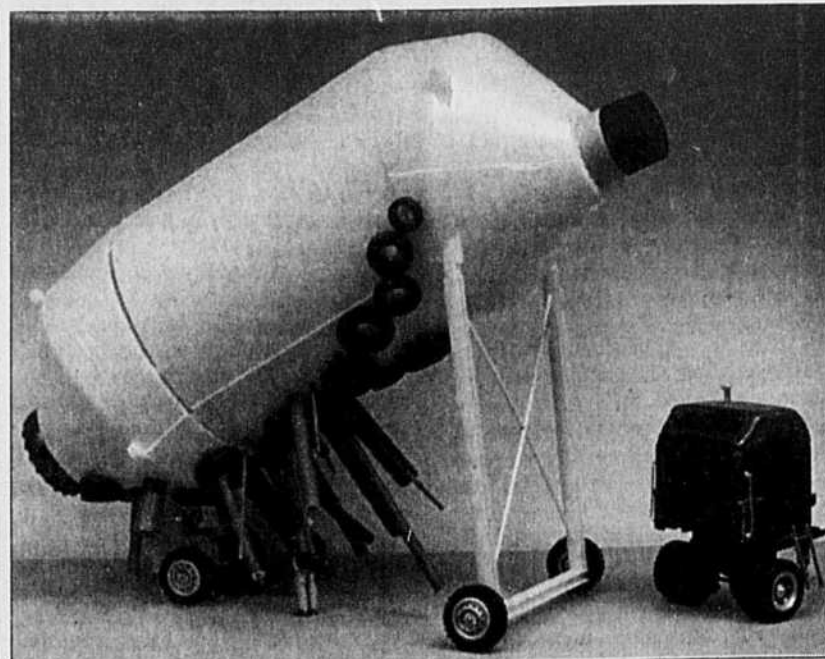
avec des éléments syllabiques —, est centrale puisqu'elle sert à fixer les repères du passé et à élaborer les calendriers, basés, l'un, sur une année rituelle de 260 jours, l'autre, sur une année solaire de 365 jours. C'est-à-dire l'avenir. Car, chez les Mayas comme chez beaucoup de peuples, l'astronomie et l'astrologie sont indissociables. Et la caste sacerdotale, qui détient sans doute une partie notable du pouvoir, déchiffre la course des astres, qu'elle associe aux rythmes de la nature.

Pour eux, l'Univers est animé d'un mouvement cyclique; les dieux, mortels, se débattent au milieu de guerres cosmiques qui sont le modèle des guerres terrestres et des sacrifices humains rituels, nécessaires à la bonne marche de la machine cosmique. Sans cette violence instituée, l'univers risquerait de s'abîmer à chaque instant. Cette obsession ira croissant avec la montée de l'influence tolteque dans la société maya. Ce ballet du temps, de la mort et des dieux est omniprésent dans les œuvres rassemblées à Venise — du jeune homme enlacé avec la Camarde pour une dernière danse aux pyramides de crânes grimaçants. La mort est comme un couvre-chef paré de plumes.

On pourrait reprocher aux organisateurs de l'exposition d'avoir privilégié une approche esthétique de cette société en s'appuyant sur des pièces considérées aujourd'hui comme des œuvres d'art. Dans son texte intitulé *L'Art au Mexique, matière et sens* (dans *Art millénaire des Amériques*, Arthaud), Octavio Paz remarque simplement que «l'art survit aux sociétés qui le créent. C'est la cime visible de cet iceberg qui représente chaque civilisation disparue».

La représentation esthétique est illusoire, nous disent les ethnologues, puisque nous regardons ces productions avec d'autres yeux que ceux qui les ont façonnées et pour qui elles ont été créées. Ce que nous ressentons devant l'effigie du souverain de Palenque, qui clôt l'exposition du Palazzo Grassi, n'a certainement rien de commun avec ce que ressentait un Maya. «Mais il est également vrai, note encore Octavio Paz, que nos sentiments et nos pensées devant cette œuvre sont bien réels. Notre compréhension n'est pas illusoire, elle est ambiguë.»

Et cette ambiguïté, poursuit le poète mexicain, «est présente dans toutes nos visions des œuvres d'autres civilisations, même et y compris lorsque nous considérons celles de notre propre passé. [...] Nous sommes condamnés à la traduction, et chacune de nos traductions, qu'il s'agisse de l'art égyptien ou de l'art gothique, est une métaphore, une transmutation de l'original».



Pork-Belly de Kim Adams. Les citernes deviennent des contenants dans lesquels le regard est invité à s'immiscer.

Nous n'irons plus au bois

Le festival Kim Adams

KIM ADAMS

Galerie Christiane Chassay
358, rue Sherbrooke Est
Jusqu'au 4 octobre

BERNARD LAMARCHE

Remorques, citernes, réservoirs

Entretenons-nous encore, si vous le voulez bien, de la Biennale de Montréal. Encore? Si, si. De nombreuses lignes pourraient être couchées d'oreillette sur cet événement. Les raisons pour y revenir aujourd'hui — je sais, je sais, vous comptez — sont toutefois nobles. Cessons de casser du sucre sur le dos des gens. N'en rajoutons pas. Mais il faut encore établir certains faits.

Un festival des œuvres de Kim Adams bouscule le tout-Montréal en ce moment. Deux de ses œuvres font partie de la Biennale, la première au Marché Bonsecours, l'autre sur le parvis du Centre international d'art contemporain (CIAC), rue Sherbrooke. On a parlé de la première: un boulimique cortège de jouets et de toutes sortes d'autres instruments du quotidien fait basculer la pièce dans le gargantuesque. Au CIAC, tout près d'une drôle de remorque de rangement, deux chaises de jardin laissent croire à une scène des plus conviviales. Pourtant, une bicyclette bicéphale, une sorte de mutant industriel, attend là d'hypothétiques utilisateurs.

Un festival? Oui, oui. Toujours sur la rue Sherbrooke, tout juste à côté, la Galerie Christiane Chassay, qui représente Adams à Montréal, expose les dernières maquettes de l'artiste connu pour avoir fait entre autres des jouets d'enfant son matériau de prédilection. La production d'Adams relève d'une pulsion infantile. Par contre, les jeux d'enfants de Kim Adams ont peu à voir avec l'innocence présumée des jeux de construction de la plus tendre jeunesse. Ils ont plutôt quelque chose d'obsessionnel.

Ceux qui se souviennent de l'exposition que lui consacrait le Musée d'art contemporain de Montréal en 1996 se remémoreront deux manières chez lui: de petits convois routiers, sculptures à mi-chemin entre les manèges de parc d'attractions et le projet d'habitation fonctionnelle, répondaient à une œuvre, *Earth Wagon*, une petite remorque contenant un microcosme en modèle réduit reconstituant un «tableau» industriel touffu. Une petite armée de jouets s'activait

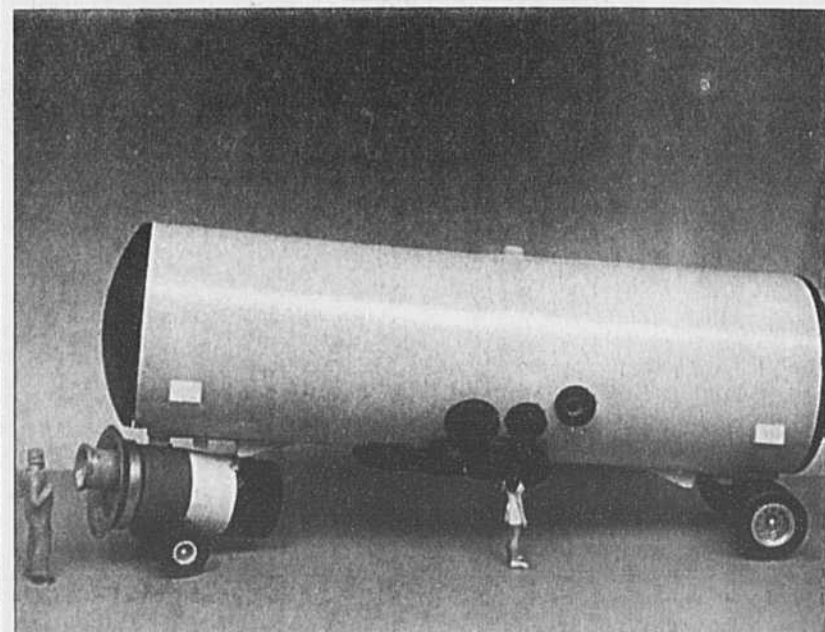
sur cette étrange coupe du monde en condensé. Chez Adams, l'objet trouvé n'oublie jamais tout à fait sa fonction. Les moyens de transport que souvent l'artiste subvertit gardent le souvenir de leur utilité première.

On retrouvera chez Chassay des compositions plus contenues, moins débridées que celle présentée au Marché Bonsecours. Une série de modèles réduits de plastique reprennent un lexique d'objets industriels connus — remorques, citernes, réservoirs de fosse septique, etc. — qu'Adams prend un malin plaisir à transformer. N'eût été de la propriété de ces modèles, on aurait pu croire être devant un univers postnucloéaire, où les objets épargnés de la destruction se feraient redonner une utilité étrangère à nos modes de vie. Ce ne sont pas des vestiges d'une société perdue que nous regardons mais les projets d'une société possible. Plutôt que de répondre de *Mad Max*, ces petites constructions conservent un aspect qui fait plutôt penser à une architecture utopique où la dimension sociale n'est jamais reléguée très loin derrière. Cette dimension sociale est véhiculée par cette contrainte que se donne Adams de proposer des délires architecturaux potentiellement constructibles.

Une série de modèles réduits de plastique reprennent un lexique d'objets industriels connus qu'Adams prend un malin plaisir à transformer

En effet, les maquettes, comme les dessins de l'artiste (quelques-uns font partie de l'accrochage) sont des étapes qui précèdent la réalisation grandeur nature de ces mises en situation. Ces passages de projets au semblant utopique à une forme bâtie à échelle humaine constituent un processus d'élague. Y sont évaluées les conditions de réalisation des projets. Les minuscules figurines humaines fichées par Adams sur le paysage habité par ces moyens de transport hybrides semblent toujours parfaitement adaptées à l'usage qu'il est proposé d'en faire. Les scénarios prévoient par définition les moyens de faisabilité de ces entités mécaniques.

Par exemple, dans *Pork-Belly* et dans *Spotted-Dick* (!), les citernes deviennent des contenants dans lesquels le regard est invité à s'immiscer. Il faut voir aussi la réalité tordue du *Sound Studio for Keith Richard*. Une fois construites à plus grande échelle, ces contenants deviennent l'enceinte de petits mondes miniatures. La boucle est bouclée.



Dans *Spotted-Dick*, les minuscules figurines humaines fichées par Adams sur le paysage habité par ces moyens de transport hybrides semblent toujours parfaitement adaptées à l'usage qu'il est proposé d'en faire.

Merci Rodin

Et merci aux 524 273 visiteurs de
l'exposition *Rodin à Québec*,
ainsi qu'à nos partenaires :

Musée Rodin, Paris
Les musées et collectionneurs qui ont prêté
des œuvres pour cette exposition.

Groupe Investors

Bell Canada, Power Corporation du Canada/Power Corporation of Canada

Agence de voyages CAA Québec, Air Canada/Air Alliance,
Consulat général de France à Québec, Hôtel Inter-Continental Paris,
Hôtel Loews le Concorde Québec,
Le Soleil, Radio-Canada, Télé-Québec, Via Rail Canada.



MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

LES ARTS

ARTS VISUELS

À ma très chère

Dans la trajectoire des productions féministes

DEAREST

Gisele Amatea
Galerie Oboro
4001, rue Berri, local 301
Jusqu'au 18 octobre

BERNARD LAMARCHE

Bien que l'artiste enseigne à l'université Concordia depuis 1995, c'est la première fois que la production de Gisele Amatea est montrée dans une galerie montréalaise. Jusqu'au 18 octobre, la galerie Oboro présente le travail récent de cette artiste originaire de Calgary après qu'elle y a passé une partie de l'été en résidence. Le travail d'Amatea a été passablement diffusé dans le reste du Canada. Son œuvre s'inscrit sous la trajectoire prise par bon nombre de productions féministes qui, depuis la fin des années 70 tentent une redéfinition des conditions de subjectivité au sein des structures patriarcales de la société dans laquelle nous vivons, également du système de l'art et de sa généalogie de grands noms masculins. De fait, la production d'Amatea débute en ces années contestataires.

Ainsi, se retrouvent au cœur de sa pratique les considérations de ce moment fort de l'art féministe: critique des avant-gardes, valorisation de matériaux pauvres en réaction aux codes du grand art, emploi de techniques chargées politiquement (artisanat, couture, etc.), emprunts aux arts décoratifs, à la culture de masse, recours à l'écriture selon des visées narratives, art de la citation. De fait, les stratégies à l'œuvre dans l'exposition, sauf peut-être pour la remarquable installation vidéo que l'artiste présente, ont cours depuis maintenant quelques années. Elles deviennent familières. Toutefois, les imageries qu'Amatea présente actuellement, peintes directement sur le mur à l'aide de fibre de velours, oscillent entre une ironie parfaitement maîtrisée et une violence exacerbée. C'est d'abord et avant tout un ton qu'imposent ces imageries légèrement en relief. D'ailleurs, l'exposition possède fort heureusement le ton de l'ironie.

Sa présente incursion dans un corpus d'images populaires de nature hétérogène isole une figure féminine marquée par la singularité et par la marginalité. Ses œuvres de velours introduisent des représentations de la violence faite aux femmes, ou au contraire de la violence faite femme, tout en évitant la voie parfois pénible des productions douloureusement immergées dans l'affect. En entrant dans la galerie, Amatea a reproduit une case tirée d'une bande dessinée bien réelle. L'iconographie de *Knockout*, reprise à Popeye, montre Olive étendue au sol, assommée par un Popeye triomphant, gants de boxe aux poings. Sur le ring, l'annonceur maison déclame la victoire de l'homme gonflé aux épinards alors que flottent, autour de la tête de la pauvre Olive, les signes de l'amour qu'elle porte à «son» homme. En face de cette œuvre à la charge symbolique implacable et au mode satirique, un écriteau aux douceurs courbes art déco réaffirme ironiquement le statut privilégié de l'élite. *Dearest* donne son titre à l'ensemble des œuvres qui sont sur les murs.

Comme une lettre

La reprise par Amatea de la lettre qu'avait envoyée Valerie Solanas à Andy Warhol alors qu'elle lui faisait parvenir le manifeste *S.C.U.M. (Society for Cutting Up Men)* représente une solution graphique intéressante. Le texte de 1967 est reproduit au mur dans sa version manuscrite, en lettres blanches sur fond d'un vert agressant, le doigt d'honneur lui servant de parenthèses. De grand format, l'œuvre déborde du champ de vision. Il faut donc la parcourir et se frotter à la pauvreté de son matériau dont le relief dédouble légèrement les écritures, contaminant les formes dans un effet d'étrangeté absent dans les autres œuvres.

Pour compléter cette portion de l'exposition, Amatea a puisé dans le récit d'André Thevost, *Cosmographie universelle*, un ouvrage de 1575, où l'auteur raconte l'histoire de Marguerite de Roberval, jeune aristocrate française abandonnée sur l'île des Démon par son oncle en 1542, avec un officier et sa servante, à la suite d'une «discretion» sexuelle. L'histoire précise que Marguerite de Roberval aurait survécu deux ans sur cette île du golfe du Saint-Laurent avant que son amant, sa servante et l'enfant qui naquit de cette liaison «inconvenable» eurent péri. Animaux terribles et environnement hostile viennent envahir cette représentation mythique, alors que la figure féminine se dresse bravement, fusil à la main, au milieu de cette vision d'un monde archaïque.

Le recours aux anciennes planches gravées est désormais une solution courante en art contemporain, surtout lorsque des considérations politiques sont soulevées. Associé aux autres images texturées de l'exposition, cet emprunt véhicule une vision romantique et héroïque de la femme. En même temps, cet ensemble d'images met en scène les paradoxes de cette bravoure s'affichant étrange-



L'œuvre *Dearest*, de Gisele Amatea, qui donne son nom à l'exposition.

ment comme différentes formes d'extranéité. L'héroïsme dont font preuve les femmes de ces images correspond à leur perte d'identité propre (Olive) ou à la poursuite de leur subjectivité (de Roberval, Solanas). L'exposition a ceci d'heureux qu'elle n'entretient pas avec son sujet de rapport apologique ni ne tente de victimiser ces figures féminines.

Dans une petite alcôve aménagée dans l'espace de la galerie, la dernière œuvre est la plus complexe théoriquement et la plus réussie. L'installation vidéo possède un caractère ludique fascinant, auquel on ne peut d'abord résister, malgré qu'il soit vite dépassé par une portée sémantique plus élaborée. Trente et un petits globes de verre fétichisent les minuscules images vidéo qu'ils renferment. De loin, on ne voit que le miroitement sous verre de ces images. Les trois bandes en continu déploient un effet kaléidoscopique. Ce scintillement, par contre, dans un second temps s'efface, pour laisser voir la nature des images diffusées. Des extraits de films et de figurines montrent une attitude singulière envers la représentation populaire de la femme comme lieu d'une sentimentalité débordante. Tout se passe comme si la mise sous verre de ces images venait appuyer leur qualité de lieux caractéristiques d'une spécificité émotive.

Cette surqualification de l'identité féminine a comme conséquence une prise de conscience du statut de ces représentations. Le commentaire a ceci de réussi qu'il montre d'abord une facette séductrice à peu près irrésistible, qui joue du moins sur la curiosité et qui, peu à peu, se renverse pour formuler une mise à distance efficace. Cette dernière pièce vaut à elle seule le détour.



Knockout par Amatea. Amour et violence, façon Popeye et Olive.

DENIS FARLEY, COLLABORATION SPÉCIALE

MONIQUE PARIZEAU

Les vies différées

Estampes et monotypes

Prolongation jusqu'au 10 octobre

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

pascal archambault danielle april claire beaulieu pierre bellemare miguel berlanga gilles boisvert catherine bolduc laurent bouchard claire brunet pierre bourgeault-legros marie-france brière carol cliff cozic reynald connely linda covit éric daudelin michel de broin tatiana demidoff-séguin rené derouin lale douglas lucie duval joan esar denis farley andré fournelle sylvie fraser jocelyn gasse monique giard michel goullet jacqueline guillermain claudine hamelin christiane laporte francine larivée tim yum lau renée lavallante isabelle lelarge lisette lemieux janet logan yves louis-seize john mingolla alex magnini david moore françois morelli guy nadeau lindira nair noces de cana jean Noël andrée pagé louise paillé léon perreault gilbert polissant francine potvin claudie prairie ginette prince natalie roland francine savard maurice savoie andrea szilasi manon brigitte thibault alain marie tremblay michèle tremblay-gillon dominique valade bill vazan patrick viallet sarla voyer

ROUGE 10ÈME ANNIVERSAIRE

Du 12 septembre au 10 octobre 1998
Du mercredi au samedi de 12H00 à 17H30

le Conseil des Arts et des Lettres du Québec,
le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal,
le Service de la Culture de la Ville de Montréal et
le Conseil des Arts du Canada contribuent au succès
et à l'excellence du Centre d'exposition CIRCA

CIRCA
CENTRE D'EXPOSITION CIRCA Art contemporain
372, rue Sainte-Catherine ouest, #444, Montréal H3B 1A2
Téléphone: (514) 393-8248 Télécopieur: (514) 393-3803

Joyeux anniversaires

Circa, 10 ans, et La Centrale, 25 ans

ROUGE

Circa
372, rue Sainte-Catherine Ouest
local 444
Jusqu'au 10 octobre

BERNARD LAMARCHE

Sortez tambours et trompettes, une autre galerie de Montréal célèbre cette année ses noces de diamant avec les collectionneurs et le public. Après les René Blouin, Trois points/Eric Devlin, Christiane Chassey, un peu avant Occurrence l'an prochain, c'est au tour de Circa, désormais centre d'artistes et autrefois galerie à part entière associée au Centre de céramique Bonsecours, de festoyer. L'affaire n'est pas banale.

Après s'être fait couper de façon draconienne les fonds subventionnés il y a près de trois ans, la galerie a pu survivre en transformant sa structure d'exploitation pour calquer celle des centres d'artistes autogérés. Il y a deux ans, Circa instaurait une formule particulièrement intéressante, demandant à de jeunes artistes d'inviter des artistes vétérans à occuper les lieux d'exposition avec eux.

Pour fêter, on a décidé de commencer la saison avec une exposition-bénéfice plutôt qu'avec des productions solos. Une foule de petits objets vous attendent, qui sont le fruit d'une commande spécifique. Après *Les Points de suspension* de l'an dernier, c'est vers les tentations du rouge que se tourne le centre pour réunir les œuvres de 64 artistes dans la galerie. Le thème est tiré du carré rouge du logo de la galerie, qui «symbolise le feu et la création». On vous invite à voir rouge avec uniquement des artistes déjà exposés par la galerie: des récents, dont Catherine Bolduc, Sylvie Fraser, Sarla Voyer, François Morelli, Guy Nadeau, Francine Savard et Lucie Duval, des moins récents, avec des René Derouin, Michel Goulet et d'autres. Un hommage au disparu Serge Lemoyne, un portrait en habit de pompier, introduit à l'ensemble.

Pour un, Michel de Broin présente des travaux de photographie différents de l'esthétique qu'il affiche ha-

bituellement. Une tache rouge s'étend alors que fuit un distributeur de savon d'une salle de toilette commerciale. Une des pièces les plus insidieuses est sans contredit celle d'André Fournelle. Une vieille machine à écrire a été entièrement recouverte d'un pigment rouge pur dont on ne peut facilement se défaire après s'y être frotté. Le titre donne toute sa dimension à l'œuvre. *Lettre d'amour*, sans mieuverie, un peu comme la pièce de De Broin, traite d'une trouble contamination. Lucie Duval, avec un extrait remanié de l'œuvre *Les Femmes du Sud*, ne laisse pas non plus indifférente, avec sa Vénus aux doigts croisés dans le dos, à découvrir. Il y a une foule, avec un accrochage démocratique en prime. A voir.

La Centrale, elle, a 25 ans

Parlant d'anniversaires, il faut rapporter avant qu'il ne soit trop tard la première d'une série d'activités entourant les célébrations entourant les encore plus vénérables 25 ans de La Centrale, autrefois dit Powerhouse. On vous reparlera de cet anniversaire qui fait du centre d'artistes un de ceux qui comptent parmi le plus d'ancienneté au pays, mais il faut d'abord et avant tout attirer votre attention sur l'exposition qu'ont organisée en duo Lorraine Simms et Christine Major, deux artistes peintres membres du centre d'artistes. L'exposition intitulée *Moments entrelacés* regroupe les travaux de Claire Beaulieu, Sylvie Bouchard, Suzan Dionne, Sarsa Hartland-Rowe, Laura Millard, Annie Poulin, Natalie Olanick et Carmen Ruschensky.

On pourrait discuter jusqu'à l'aube des fondements de l'entreprise, de la qualité inégale des œuvres, des œuvres qui se détachent, du fait que le propos de l'exposition aurait profité d'une présentation en un seul lieu. Mais le temps presse. Il semble que, malgré tout, les commissaires aient réussi à donner du coffre à l'exposition. Faites vite, l'exposition se termine dimanche. Cela se tient en deux lieux: à La Centrale, au 460, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 506, et au 372 Sainte-Catherine Ouest, espace 522.

MONDOU : JALONS 1977-1998

Pierrette Mondou

du 4 octobre au 5 novembre 1998

Vernissage: dimanche 4 octobre à 14h

Centre d'exposition du Vieux-Palais

185, rue du Palais, Saint-Jérôme J7Z 1X6

Tél.: (450) 432-7171



GALERIE D'AVIGNON

ART CONTEMPORAIN

102 ouest, rue Laurier, Montréal (Qc) H2T 2N7 • (514) 278-4777

Exposition 15 septembre au 3 octobre

«FEMMES D'AVIGNON»

Liliane Aberman, Katia Boyer, Solange Falardeau, Mary-Martha Guy, Agnès Hemery, Suzanne Joubert, Eileen Katz, Claire Lemay, Georgette Picron, Gabrielle Pilot, Susana Rosé, Sue Rusk, Sheila Segal, Bertha Shenker, Diane Tremblay, et une sélection d'œuvres par Lise Gervais
Sculptures par Phyllis Black et Susan Stromberg

SODART INVITE LES ARTISTES À UNE RENCONTRE D'INFORMATION

Protéger les droits d'auteur des artistes en arts visuels

En quoi consistent les droits d'auteur des artistes en arts visuels ?

Comment la SODART intervient-elle pour aider les artistes à protéger ces droits et à en tirer profit ?

Cette rencontre d'information s'adresse à tous les artistes qui produisent des œuvres d'art visuel, qu'il s'agisse de peinture, photographie, sculpture, illustration, installation, performance, estampe, etc.

Lorsque ces œuvres sont exposées, reproduites, photocopiées, montrées dans les médias ou sur Internet, l'artiste doit donner son autorisation et être rémunéré. Pour gérer au mieux ses droits d'auteur, l'artiste a tout avantage à connaître les services que lui offre la SODART, la société de gestion collective créée par le Regroupement des artistes en arts visuels du Québec.

Entrée gratuite

Information et réservation :
1-888-833-7464

La SODART est une corporation sans but lucratif gérée par le Regroupement des artistes en arts visuels du Québec (RAAV).

La SODART est subventionnée par le ministère de la Culture et des Communications et par le Conseil des arts et des lettres du Québec.

REGROUPEMENT
DES ARTISTES
EN ARTS VISUELS
DU QUÉBEC

RAAV

SOCIÉTÉ
DE GESTION
D'AUTEUR
EN ARTS VISUELS

SODART

Saint-Jean-sur-Richelieu

Mercredi 7 octobre 19h30
Maison des arts et de la culture
du Haut-Richelieu
228, rue Richelieu

Québec

Jeudi 8 octobre 19h30
Centre VU
550, Côte d'Abraham (Complexe Médecine)

Montréal

Mardi 13 octobre 19h30
Jeudi 5 novembre 19h30
Centre de diffusion
de la maîtrise en arts plastiques
Université du Québec à Montréal (UQAM)
405, Sainte-Catherine Est
Pavillon Judith-Jasmin, local J-R930

Victoriaville

Mardi 20 octobre 19h30
Grave
17, rue des Forges

Chicoutimi

Jeudi 22 octobre 19h30
Espace virtuel
534, rue Jacques-Cartier Est

Hull

Mercredi 28 octobre 19h30
Axe NEO-7
205, rue Montcalm

Sherbrooke

Mardi 3 novembre 19h30
Galerie Horace
74, rue Albert

Rouyn-Noranda

Mardi 10 novembre 19h30
L'Ecart...
167, rue Murdoch

Carleton

Lundi 23 novembre 19h30
Centre d'études collégiales de Carleton, Salle 307
776, boul. Perron

Gaspé

Mardi 24 novembre 19h30
Cégep de Gaspé, Salle 105
96, Jacques-Cartier

Matane

Mercredi 25 novembre 19h30
Cégep de Matane, Salle V138
613, Saint-Rédempteur

SALON DU LIVRE ANCIEN



GRAND CHOIX DE LIVRES
ANTIENS ET RARES, ILLUSTRÉS,
PREMIÈRES ÉDITIONS, BELLES
RELIURES.



LE DEVOIR

The Gazette

26 et 27 septembre 1998 Samedi : midi à 18h • Dimanche : 11h à 17h

UNIVERSITÉ CONCORDIA - Pavillon McConnell - 1400, boul. de Maisonneuve O.

ADMISSION: 5,00\$ pour les deux journées

RABAIS DE 1,00\$ À L'ADMISSION AVEC CETTE ANNONCE.

◆ LE DEVOIR ◆

Il n'est pas donné à tous d'associer le patrimoine à son chez-soi. Pour qui habite une vieille maison de pierre datant du XVIII^e siècle ou une grande résidence victorienne, le lien se fait aisément. Toutefois, l'évocation de la valeur patrimoniale d'un duplex des années 1920 de Villeray, par exemple, ou des maisons en rangée avec porte cochère, comme on en trouve dans Pointe Saint-Charles, fait apparaître des sourires incrédules sur les visages de leurs propriétaires qui font comprendre que la notion de patrimoine résidentiel à Montréal en est encore à ses débuts...

CLAUDINE DÉOM

Les plex

Et pourtant. Si seulement on avait idée du caractère unique des maisons de Montréal, de celles qui distinguent si bien ses quartiers anciens et de celles qui ont remplacé petit à petit les images du Stade olympique sur les cartes postales montréalaises! Il suffirait de peu pour se rendre compte que le patrimoine résidentiel montréalais, dont la construction remonte principalement avant la Seconde Guerre mondiale, est dominé par les «plex», ces maisons de deux ou trois étages, la plupart du temps contiguës, qui regroupent entre deux et six logements.

Quel que soit le nombre de logements, les plex s'organisent tous de la même façon, c'est-à-dire par une superposition de logements en strates, chacun possédant une entrée privée à l'avant et une à l'arrière. Le plex est tellement répandu à Montréal que ce modèle et son fonctionnement apparaissent bien évidents aux Montréalais. Pourtant, d'autres types d'organisation existent, tels les conciergeries ou les maisons d'appartements. Contrairement au plex où les logements s'étendent sur la profondeur de la maison — d'où les longs couloirs qu'on y retrouve à l'intérieur —, les maisons d'appartements et les conciergeries présentent une disposition plus compacte des logements qui se trouvent le long des façades en plus d'offrir une entrée commune à l'avant et à l'arrière du bâtiment.

Quand on compare le parc immobilier montréalais à celui d'autres villes nord-américaines, force est de constater qu'une telle abondance de plex est rare ailleurs. Selon David Hanna, professeur au département d'études urbaines et touristiques de l'UQAM, parmi les grandes villes nord-américaines, seules Chicago et Boston possèdent un bâti résidentiel semblable à celui de Montréal. Ailleurs dans le monde, c'est en Écosse qu'un Montréalais se sentirait bien chez lui dans un paysage urbain familial. Contrairement à d'autres villes où le paysage des quartiers est constitué, par exemple, de maisons unifamiliales contiguës de trois étages comme on en retrouve à Baltimore ou Toronto, la typologie montréalaise, elle, s'est volontiers inspirée du modèle écossais, et ce, sans doute pour les avantages qu'il présentait. L'importante immigration écossaise, à partir de la fin du XVIII^e siècle et pour tout le XIX^e, a sans doute su nourrir les constructeurs de Montréal de l'époque.

Selon M. Hanna, on connaît peu de choses à propos des maisons de Montréal. Nous pouvons néanmoins en apprécier les avantages encore aujourd'hui, car des plex découlent une vie de quartier qui fait l'envie de nombreuses grandes villes américaines. Bien qu'il entraîne nécessairement une densité du quartier supérieure aux banlieues de l'après-guerre, le plex permet toutefois une qualité de vie par une construction moins dense que celle des maisons d'appartements, tout en offrant un certain convivialité. L'animation et le sentiment d'appartenance qui subsistent jusqu'à ce jour dans plusieurs quartiers de Montréal — et qui en font d'ailleurs des lieux de plus en plus convoités — s'expliquent en grande partie par son patrimoine résidentiel.

La diversité dans le paysage

Si vous n'êtes pas encore convaincu, il vous faut maintenant prendre quelques minutes et observer ces maisons. Malgré l'homogénéité des plex, on ne peut que s'émerveiller de la diversité du paysage qu'offrent les rues de Montréal, une variété qui s'exprime non seulement par le nombre de logements des plex mais aussi par les formes, les matériaux et les couleurs. En même temps que l'on distingue des variations sur ce même thème — ici, un triplex construit sur deux étages, là, des quadruplex répartis sur trois étages —, on constate l'utilisation de différents matériaux, tant la pierre grise que la brique. La diversité des couleurs et des textures de cette dernière est particulièrement remarquable à Montréal.

Avez-vous déjà admiré les magnifiques jeux de briques qui ornent le haut de plusieurs maisons? Ou encore la diversité des bas-reliefs sculptés que l'on retrouve sur plusieurs façades: des castors, des têtes de lion, des urnes, des fleurs de lys et des feuilles d'érable. De quoi satisfaire tous les goûts et toutes les allégeances politiques!

Cette diversité n'est pas un simple phénomène de mode. Elle trouve son explication dans les façons de faire des divers constructeurs de maisons. À Montréal, rares sont les maisons signées de la main d'un architecte (exception faite de quelques demeures, dont celles construites sur le flanc sud du mont Royal, dans le Golden Square Mile). Depuis toujours, Montréal est une ville bâtie par de petits propriétaires-constructeurs,

qui agissent aussi comme promoteurs immobiliers. Un alignement composé de quelques maisons identiques, qui, par l'utilisation du même revêtement de façade, des mêmes ouvertures et de la même ornementation (visible surtout dans l'alignement des corniches), laisse deviner le projet domiciliaire d'un seul et même constructeur. Voilà un véritable travail de détective qui se résume en fait à «lire» un bâtiment...

Tout cela donne aux maisons de Montréal une grande valeur patrimoniale, une valeur à la fois individuelle — chaque maison est différente — et collective par la place qui lui revient dans un alignement. La valeur marchande de chaque maison, elle, ne fait qu'augmenter si ses successifs proprié-

taires en conservent les éléments d'origine. Tout laisse croire que la conservation du patrimoine résidentiel est économiquement viable: «On n'a pas l'impression de prêcher dans le désert», affirme Jean-François Gravel, architecte pour l'équipe Support technique et expertise patrimoniale de la Ville de Montréal, en parlant de l'attitude des propriétaires. «Les propriétaires développent de plus en plus une fierté à restaurer leur maison et ils s'aperçoivent que les coûts associés à la conservation du patrimoine ne sont pas aussi élevés qu'ils le pensaient à l'origine. L'argument économique est de moins en moins valable, au contraire, la restauration est considérée très rentable à long terme.»

Des ressources à la rescousse

Conservé, restauré, oui, mais comment? Voilà ce que se demandent (et avec raison) plusieurs propriétaires contemplant leur liste de travaux. Quand vient le moment d'agir, les ressources, qu'elles soient financières ou techniques, ne sont pas toujours à la portée de la main. Mais il ne faut surtout pas baisser les bras!

Il existe maintenant quelques sources fiables qui vous conseilleront, chers propriétaires, au moment où vous déciderez de changer vos fenêtres (ou peut-être même les réparer, pourquoi pas?) ou de refaire les joints de votre revêtement de brique. Parmi les outils disponibles, les incontournables de la conservation du patrimoine résidentiel demeurent les brochures réalisées par Héritage Montréal portant sur la maçonnerie, les fenêtres, les revêtements ainsi que sur les toitures. Ces guides constituent d'ailleurs les références de base au cours de rénovation domiciliaire dispensé annuellement par l'organisme en question durant la saison hivernale. On se renseigne auprès d'Héritage Montréal au (514) 286-2662.

L'équipe Support technique et expertise patrimoniale du Service des permis de la Ville de Montréal a réalisé l'année dernière une série de trois dépliants très informatifs portant sur la maçonnerie, les couronnements et un troisième sur les portes et fenêtres.

Disponibles gratuitement dans tous les bureaux Accès Montréal, ils constituent un bon départ pour tout propriétaire voulant se laisser convaincre.

Enfin, sachez qu'il est possible de consulter l'équipe du Service des permis afin de recevoir des conseils précieux et une opinion éclairée sur les travaux que vous envisagez. Vous pouvez rejoindre l'équipe au (514) 872-4192.

Quant aux subventions à la rénovation, certaines ont disparu, d'autres survivent selon les différents programmes et les paliers de gouvernement. On n'est jamais mieux servi que par soi-même: un appel au Service des permis de votre municipalité saura vite vous dire si vous y êtes admissible.

À ne pas oublier

Les principes de base de la conservation du patrimoine sont fort simples et universels:

Mieux vaut entretenir que réparer

Mieux vaut réparer que remplacer

S'il faut remplacer, mieux vaut le faire dans le respect de l'architecture originale de la maison!



1, 2, 3, à vos maisons!

Prêt pour l'Opération patrimoine populaire!

Il y a huit ans naissait l'Opération patrimoine populaire (OPP), une initiative de la Ville de Montréal et de son équipe d'experts en patrimoine du Service des permis. L'OPP, événement annuel, vise avant tout à sensibiliser la population en général — et les propriétaires en particulier — à la valeur patrimoniale des maisons de Montréal, et ce, par une reconnaissance des travaux d'entretien réalisés au cours de l'année.

Si l'OPP connaissait des débuts modestes en 1990, elle est vite devenue un événement prisé tant par la population que par les commanditaires. En cours de route se sont joints certains partenaires, dont les organismes en patrimoine de Montréal, notamment Héritage Montréal. L'OPP coïncide non seulement avec la rentrée scolaire mais aussi avec l'arrivée de l'automne, saison qui rappelle aux propriétaires que le moment est venu d'effectuer sur la maison les travaux préparatoires à l'hiver.

Comme à chaque année, le dévoilement des lauréats marque le début de la semaine de l'OPP, qui se déroule du 25 septembre au 4 octobre. Pendant dix jours, plusieurs activités sont organisées afin de faire découvrir le patrimoine. En plus des tournées patrimoniales dans les quartiers et celles des vitraux de certaines églises, l'OPP inaugure cette année des cliniques de rénovation animées par la Société canadienne d'hypothèque et de logement et la Ville de Montréal dans certains magasins Réno-Dépôt de la grande région de Montréal: on se renseigne à propos des différentes activités de l'OPP au (514) 872-3575. Voilà des occasions en or pour rencontrer des gens sympathiques et démystifier peu à peu le monde du patrimoine!



PHOTOS: ROBERT KLEIN, DENISE CARON ET CLAUDINE DÉOM

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 895-2436
Télécopieur: (514) 956-0881
E-mail: idm@idm.qc.ca
Site web: <http://www.idm.qc.ca>

Hommage au designer Y. Anselme Lapointe

L'Institut de Design Montréal est fier de s'associer au Comité des Journées de la culture de Valcourt pour rendre hommage à M. Y. Anselme (Sam) Lapointe, designer, et pour inviter le public à l'exposition *Design et environnement* qui se tiendra les 25, 26 et 27 septembre au Musée J. Armand Bombardier de Valcourt dans le cadre des Journées de la culture 1998.

Véritable bâtisseur et digne représentant du design, Anselme Lapointe a notamment mis sur pied la section design du Centre de Recherche et Développement chez Bombardier à Valcourt.

L'équipe de M. Lapointe a réalisé de nombreux produits pour cette entreprise québécoise dont l'engagement envers le design est bien visible.

Bombardier a compris, tôt dans son histoire, l'apport manifeste du design dans de nombreuses réalisations à succès.

L'exposition *Design et environnement* témoignera de cette contribution importante du design à notre environnement culturel, social et économique. Différentes applications du design seront entre-

autres présentées par l'Institut, l'École de design industriel de la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal et l'équipe de design du groupe Bombardier Produits Recréatifs qui propose *Nostalgie*, une représentation d'un travail de recherche prospective en design.

Musée J. Armand Bombardier

1001, avenue J.-A. Bombardier

Valcourt

Dates: les 25, 26 et 27 septembre 1998

Heures d'ouverture: de 10 h à 17 h

Pour plus de renseignements sur l'exposition, on peut communiquer avec M. Sylvain Descôteaux au numéro suivant: (450) 532-5300

Galerie

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie IDM:

Du dimanche au mercredi, de 10 h à 18 h

Du jeudi au samedi, de 10 h à 21 h